

# LIBER

## BULLETIN

Montréal, janvier 2007

Cahier d'information et de promotion des éditions Liber

### Billet

Le programme éditorial de 2006 nous a tenus occupés jusqu'à la toute fin, avec le résultat que ce bulletin a été retardé. Non que l'année ait été marquée par une forte augmentation du nombre de nouveautés — il n'y a eu, tout compte fait, qu'un titre de plus que l'année d'avant —, mais elle a été particulièrement complexe en termes de variété des engagements qu'elle a requis de notre part. Ainsi, comme c'était le quinzième anniversaire de la maison, nous avons préparé un bulletin spécial avec nos camarades des éditions du Noroît et de L'instant même (qui célébraient eux aussi un anniversaire important), et nous avons également avec eux organisé deux rencontres, une à Montréal en avril, l'autre à Québec en octobre. Ensuite, la première édition des «Débats Laurent-Michel Vacher» a eu lieu, en novembre, au collègue Ahuntsic — nous devrions en publier les actes au cours du premier semestre 2007. Et puis nous avons mis sur pied une collection de psychanalyse, «Voix psychanalytiques», que dirige Michel Peterson, et avons inauguré une collection de poche dont les premiers titres ont paru au cours de l'automne. Nous avons par ailleurs conclu une entente pour la publication de la revue du département de sociologie de l'université du Québec à Montréal, *Cahiers de recherche sociologique*, dont le premier numéro édité par nous paraît en janvier 2007. Et finalement nous avons publié le livre sur la main, *Prodige de la main*, qui, en raison du grand nombre de collaborateurs, de l'importance des illustrations et du format inhabituel de l'ouvrage, a été pour nous un défi dont nous ne sommes pas peu fiers.

Quant à 2007, eh bien, elle sera également de forte intensité. Elle l'est d'ailleurs déjà. Il y a ainsi en préparation un projet de conférences-débats qui devraient avoir lieu six fois par année, autour d'un livre, d'une œuvre, d'un thème. Nous serons fixés au cours du printemps. Ces événements seraient une occasion pour les auteurs de rencontrer quelques-uns de leurs lecteurs, de mettre leur pensée à l'épreuve dans le contact direct avec le public, de donner une résonance concrète à la vie des livres.

Et puis il y a les publications elles-mêmes, fortes, enthousiasmantes et incroyablement nombreuses. Je mentionne ainsi le livre de Paul Inchauspé, *Pour l'école*, qui non seulement revient sur la réforme du programme des études de l'école primaire et secondaire pour en rappeler l'esprit et l'ambition — l'auteur a présidé le groupe de travail sur cette réforme —, mais qui surtout réaffirme la mission de l'école, sa grandeur et l'attention que mérite la relation pédagogique; celui de Sébastien Charles, *L'hypermoderne expliqué aux enfants*, qui fait écho, vingt ans plus tard, au *Postmoderne expliqué aux enfants* de Jean-François Lyotard, pour en corriger le diagnostic: notre époque n'est pas postmoderne, mais hypermoderne, non pas dépassement de la modernité, mais radicalisation de ses principes moteurs; ceux de la collection de psychanalyse, où paraîtra notamment le deuxième volume des séminaires de François Peraldi; et puis les titres qui seront repris dans la collection de poche: *Le canari éthique* de Margaret Somerville, *Petit traité de la vraie religion* de Guy Ménard, *Introduction critique à la psychopathologie* de Jean Nisole...

Mais, en raison de l'étrangeté du thème pour une maison comme la nôtre, je voudrais souligner ici une petite merveille que nous a soumise Louis Godbout, professeur de philosophie au collège du Vieux-Montréal, spécialiste de Nietzsche. C'est un livre sur le golf. Pas une description ni une critique, mais une réflexion (*Du golf*, tel est le titre, à l'ancienne) toute traversée de vie (l'auteur sait de quoi il parle) et de finesse de la pensée. Au dix-neuvième siècle on aurait dit «psychologie» du golf. Mais peu importe le nom, il suffit de savoir que c'est un texte remarquable d'humour et d'intelligence. Comment résumer l'affaire? Dur. Disons que, entre la question de la nature où se déroule le jeu (premier chapitre) et le portrait «mythologique» de Tiger Woods (appendice), il s'agit, en examinant les actions (frapper, compter, etc.) et les passions (colère, honte, joie, etc.) du joueur, de saisir l'âme d'*homo golfinsis* qui n'est rien d'autre que celle d'*homo comunis*, du plus ridicule de ses défauts jusqu'aux plus démesurées de ses ambitions.

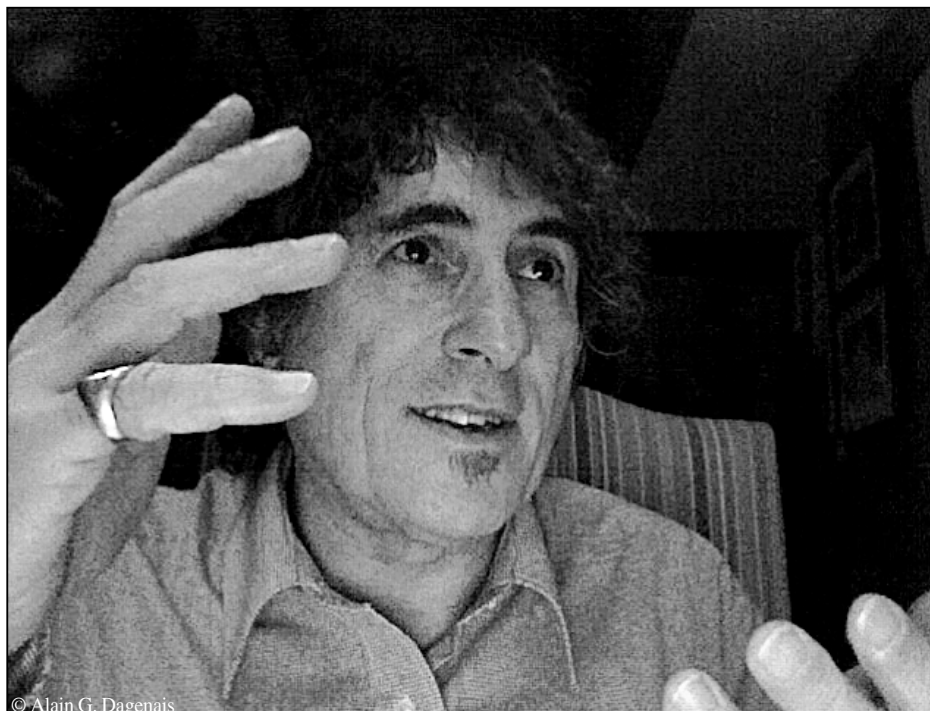
Comme quoi la philosophie n'a pas à craindre de manquer de matière pour alimenter sa pénétrante lumière. Heureusement pour nous.

Giovanni Calabrese

### Entretien

## Guy Ménard

### Sur les déplacements du religieux



© Alain G. Dagenais

*Guy Ménard, vous avez publié il y a quelques années déjà un Petit traité de la vraie religion, qui vient d'ailleurs d'être réédité en France par les éditions Téraèdre. Vous avez fondé, au département de sciences des religions de l'université du Québec à Montréal, la revue Religieuses, que vous avez dirigée jusqu'à récemment. Et vous venez de traduire le livre de Edward Bailey sur La religion implicite. Avant de voir les liens entre ces publications, rappelez-nous qui est Bailey et que signifie «religion implicite».*

Edward Bailey est un intellectuel britannique, mais aussi un prêtre de l'Église d'Angleterre, qui a exercé pendant plus de trente ans un ministère paroissial dans une petite communauté de la banlieue de Bristol, au Royaume-Uni, et qui, pendant toutes ces années, s'est également intéressé à ce qu'il a proposé d'appeler l'étude de la «religion implicite». Bailey a fondé et animé un important réseau international de chercheurs autour de cette notion, principalement dans le monde anglo-saxon. C'est un peu par hasard

que je me suis retrouvé en contact avec ce réseau, il y a une douzaine d'années, à l'occasion d'une causerie de Bailey à Montréal. Cette perspective de recherche, dont j'ignorais jusque-là l'existence, m'a paru à maints égards très proche — malgré des différences, bien sûr — de courants québécois d'étude de la religion.

L'intuition de Bailey, fruit de ses observations de terrain à la fois pastorales et scientifiques, est assez simple. Comme pasteur aussi bien que comme observateur, en effet, il a parfaitement vu que la vie d'un nombre considérable de nos contemporains se laisse de moins en moins inspirer par les croyances et les normes des religions traditionnelles. Pourtant, si l'on interroge ces personnes (à l'occasion d'un recensement, par exemple), il se peut fort bien qu'elles continuent d'indiquer leur adhésion à telle ou telle religion «explicite» (le christianisme, notamment, en Occident). Si l'on creuse le moindrement, on s'aperçoit cependant que ce n'est plus guère telle religion elle-même qui nourrit spirituellement ces personnes, qui donne sens à leur vie, qui motive leurs

«raisons de vivre», mais bien plutôt une multitude d'autres réalités, vécues dans toutes sortes de sphères de l'existence: la famille, le sport, l'engagement politique ou social, la création artistique, etc. Et, pour Bailey, ce sont ces autres réalités que l'on peut considérer comme la religion implicite de ces gens, puisque ce sont elles qui, de plus en plus, leur fournissent ce que, traditionnellement, proposaient les religions officielles. En termes fonctionnalistes, on pourrait dire que ce sont ces sphères de l'existence qui remplissent de plus en plus, désormais, les fonctions traditionnellement assumées par les religions explicites.

C'est donc ce courant d'études que j'ai souhaité faire un peu mieux connaître aux lecteurs francophones à travers la traduction d'un petit essai de son principal animateur.

*Dans l'importante introduction que vous avez rédigée pour ce livre vous rapprochez l'hypothèse de Bailey de celle des «déplacements du sacré» formulée par plusieurs scientifiques québécois proches*

suite p. 12

### À propos de...

**Benoit Duguay**  
*Consommation et image de soi*

«*Consommation et image de soi* est un livre à lire pour comprendre la société de consommation marchande élargie, pour comprendre aussi ce qu'est devenue la société québécoise depuis maintenant plus d'un demi-siècle.»

Simon Langlois,  
*Recherches sociographiques*,  
septembre-décembre 2006

**Éric Volant**  
*La maison de l'éthique*

«C'est le titre qui m'a fait acheter ce bel essai d'Éric Volant [...] qui traite de l'"habiter" [...] présence en ce monde, aux choses, aux lieux et aux autres, qu'il convient d'inventer et de réactiver à chaque instant.»

*Urbanisme*, septembre-octobre 2003

**Guy Durand**  
*Pour une éthique de la dissidence*

«La violence multiforme que connaît la société moderne réclame et légitime l'acte de désobéissance. Guy Durand se charge d'en démontrer la force de proposition et d'en dessiner le cadre de fonctionnement.»

Pierre Flatt,  
*Terres civiles*, septembre 2006

**Jacques Marchand**  
*Introduction à la lecture de Jean-Paul Sartre*

«Il faut applaudir l'effort constant de Marchand de rendre compte des concepts sartriens en des termes les plus simples possible, chose pas toujours évidente. [...] Le livre [...] est un bon hommage à Sartre en ce qu'il n'escamote pas les problèmes que la pensée sartrienne entraîne [...]»

Christine Daigle, *Dialogue*, été 2006

**Alain Médam**  
*Montréal interdite*

«La prose de Médam conserve [...] toute sa potentialité innovatrice [...]. *Montréal interdite* est aussi prophétique puisqu'il annonce de grands enjeux qui, encore aujourd'hui, structurent le débat sur le rôle de la ville dans la société et le système politique québécois.»

Gilles Sénécal,  
*Recherches sociographiques*, septembre-décembre 2006

**Line Mc Murray**  
*La beauté des petites bêtes que personne n'aime*

«*La beauté des petites bêtes que personne n'aime* est un plaidoyer où s'entremêlent des réflexions directes, franches, sur la "dénature" des hommes, des données scientifiques sur l'intelligence sensible des bêtes et des récits drôles et charmants témoignant des expériences vécues [...] avec les petites bêtes [...].»

Suzanne Giguère, *Le Devoir*, 20 janvier 2007

**Laurent-Michel Vacher**  
*Le crépuscule d'une idole*

«Le livre de Vacher permet au moins de poser la question [du fascisme de la philosophie de Nietzsche] dans les bons termes et offre les matériaux nécessaires à l'analyse.»

Christian Nadeau, *Dialogue*, hiver 2005

**Éric Gagnon**  
*Les promesses du silence*

«L'auteur nous fait prendre conscience de l'extrême fragilité de la parole et de la difficulté de lui donner un sens.»

Manouane Beauchamp, <www.speedmag.ca>, hiver 2006

**Laurent-Michel Vacher**  
*La passion du réel*

«Contre une pensée philosophique se complaisant dans une forme "spécifique d'aristocratie morale et spirituelle intrinsèquement réfractaire au réalisme scientifique", Vacher plaide donc pour une pratique philosophique qui cultive les soucis de clarté, de fidélité à l'expérience, de rationalité et d'harmonie avec les sciences.»

Louis Cornellier, *Le Devoir*, 18 novembre 2006

**Prodige de la main**

«Un divertimento "anthropo-philosophique et littéraire" de qualité.»

Louis Cornellier, *Le Devoir*, 16 décembre 2006

## Opinion

## Mouvements de troupe



©Alain Décarie

Il y a quelque temps (octobre dernier), quatre éditeurs, que j'ai surnommés sarcastiquement les « quatre cavaliers de l'Apocalypse », se sont mis ensemble pour dénoncer les dangers de la concentration dans l'industrie du livre et mettre en garde contre les risques, pour la diversité culturelle et pour la littérature, de la formation de grands conglomérats qui ont tendance, par leur poids, à occuper beaucoup de place, en librairie et dans les médias, avec des produits à faible coefficient littéraire et de courte portée historique. Je n'ai pas très bien compris pourquoi, tout à coup, on sonnait ainsi le tocsin sinon que, à l'approche du salon du livre de

Montréal (mi-novembre), c'est le meilleur moment pour avoir l'attention du milieu et l'oreille des médias et, à travers eux, du public et, donc, des pouvoirs publics. Comme ces fins renards s'en doutaient bien, l'opération n'a bien sûr pas failli (du moins pour la première partie — je ne sais pas ce que public et pouvoirs publics en ont retenu) : on a aussitôt diffusé la nouvelle de la naissance de ce « regroupement des éditeurs littéraires indépendants », le RELI, comme ils se sont appelés, on a relayé leurs craintes, divulgué la forme de la première salve de leur riposte (un catalogue commun de douze pages encarté dans divers journaux), fait état de l'invitation qu'ils lançaient aux autres éditeurs de se joindre à eux. L'écho de la manœuvre est parvenu jusque sur les rives de la Seine, amplifié même en une sorte de viril roulement escortant ce mouvement de coalition des forces libres où « des éditeurs s'unissent pour mieux se battre », passent un « accord », décidés à « se donner les armes pour l'avenir » (*Livres Hebdo*, 10 novembre 2006). Ah oui ? Ah bon !

Dans le milieu du livre et autour de nous, plusieurs ont salué le geste, qui a pour eux le mérite de rappeler, aux politiciens, aux médias et au bon peuple en général, le vrai sens de la vraie culture et de souligner le peu de place que lui réserve cette ingrate époque de consommation exacerbée, de recherche maladroite du profit, de profonde médiocrité et de bibliouniformité.

J'ai pour ma part beaucoup moins d'enthousiasme, d'abord parce que la problématique, fort ancienne, n'a pas été renouvelée depuis longtemps, qu'on la prenne, dans une perspective culturelle, sous la forme de l'opposition du poète et du philistin (et de ses variantes), ou, dans la perspective politique, sous la forme de la lutte pour être calife à la place du calife (et de ses variantes). Mais aussi parce que cette

affaire cumule une incroyable gamme de motifs d'irritation dont on peut tirer une foule de commentaires qui ne sont pas toujours, j'en conviens, d'une grande élévation morale ni de nature à inspirer des démarches plus constructives. Voilà pourquoi je n'en ferai pas état. Je me permettrai simplement de poser tout de même une question. Je me demande en effet pourquoi on a eu recours à cette stratégie primitive et facile qui consiste à inonder le territoire de quatre cent mille (400 000) exemplaires d'un outil publicitaire très périssable qu'est un catalogue, qui aura coûté à nos « petits » éditeurs soixante-quinze mille (75 000) dollars, pour combattre une stratégie commerciale de « grands » conglomérats consistant à inonder le marché de livres bibliouniformés ? Pourquoi fallait-il inscrire cette action dans la logique marchande même qu'on condamne justement au nom de la littérature et de la culture ? « Doit-on invoquer la Raison/Quand on sert la Folie ? », demandait Balzac. S'il s'agit de devenir calife à la place du calife, fort bien, mais — encore Lucien de Rubempré — « N'allons pas chercher Apollon/Quand Bacchus est notre échanson ! » Pourquoi en somme ne pas avoir entrepris une action de la nature de ce dont on se réclame, culturelle et littéraire ?

Naturellement, il est plus facile de faire un catalogue et de le diffuser moyennant le simple geste de mettre la main à son portefeuille que de concevoir, d'organiser, de gérer, de tenir, de rééditer et de rentabiliser (je n'oublie pas cet aspect) une action littéraire ou culturelle. On peut penser à cet égard à un événement comme Métropolis bleu, que je ne connais pas bien. Mais on peut penser à un petit truc infiniment plus modeste — qui ne fait pas, eh non !, se dresser la plume des folliculaires et encore moins couler leur encre, qui n'a attiré l'attention des pouvoirs publics, faut pas rêver —, et que je connais beaucoup mieux, comme notre propre association, en 2006, avec les éditions du Noroît et les éditions de L'instant même, qui nous a réunis une fois à Montréal et une fois à Québec et qui a donné lieu à un numéro spécial du présent bulletin. Entre ces deux exemples, on peut imaginer toutes sortes de manières non pas de « résister » — pourquoi être sur la défensive ? —, mais de faire son job et d'occuper le terrain, le terrain

approprié, celui où pousse le type de semence dont on veut récolter le fruit, sans verser de sang. À moins que, justement, on ait la même semence que lui, là, en face...

Mais s'il s'agit, comme nos amis semblent vouloir le dire, de se mettre ensemble pour faire œuvre commune utile (après tout n'ont-ils pas lancé une invitation dans ce sens ?), si telle est bien l'ambition qu'on a, alors il faut y consacrer sérieusement un peu d'attention et préparer autre chose qu'un éphémère coup d'éclat. Ce qu'il s'agit de préparer, à mon sens, c'est en effet, non pas une dénonciation de ce que font les autres, mais les conditions d'accueil favorables à la fréquentation, à la lecture et à la discussion de nos livres. Et cela demande du temps, de la patience et de l'opiniâtreté. Cela demande aussi et surtout de la tenue professionnelle, intellectuelle et morale pour tirer les esprits et les pratiques vers le haut. Cela demande enfin des moyens autres qu'une campagne publicitaire ou que l'organisation d'une année de prestige symbolique (je songe à « Montréal capitale mondiale du livre »). On peut penser, par exemple, à un périodique professionnel commun ; on peut penser à un rendez-vous semestriel où se rencontreraient, selon des configurations variables, éditeurs, auteurs et publics pour des lectures, des discussions, des conférences, etc. ; on peut penser même à un lieu — qu'il serait possible d'acheter et de rentabiliser — où tout cela pourrait être fait tout au long de l'année. Oh ! je ne me fais pas trop d'illusions sur la réalisation de ces idées. Pour le moment je ne leur demande que de traduire ma conviction que ce n'est pas en disant aux autres « pousse-toi de là que je m'y mette » qu'on fera franchir un grand pas à la littérature et à la culture.

S'agissant, enfin, de quatre grandes maisons d'édition, par leurs publications et leur expérience — Boréal, Fides, Hurtubise HMH et Québec Amérique —, il est un peu décevant de les voir s'engager dans une médiocre comédie de combattants des grandes causes. J'aurais préféré que, dans ce genre d'interventions comme dans le travail éditorial proprement dit, elles se contentent d'être des exemples. Car voilà bien quelque chose dont on manque : des entreprises qui peuvent inspirer les autres.

Giovanni Calabrese

## Échos

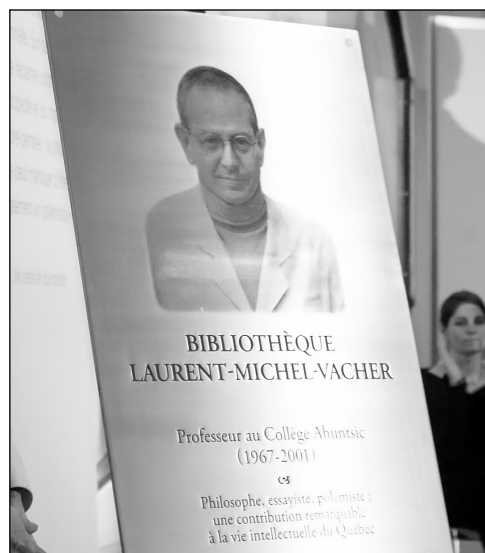
## Débats Laurent-Michel Vacher

Comme prévu, la première édition des « Débats Laurent-Michel Vacher » a eu lieu au collège Ahuntsic, les 11 et 12 novembre dernier. La demi-journée du samedi était consacrée au thème politique (nation, nationalisme, démocratie, gauche), celle du dimanche portait sur les relations entre science et philosophie. Il y a eu neuf communications en tout, cinq la première demi-journée, quatre le lendemain. Les conférenciers étaient les suivants : Philippe Boudreau, Ryoa Chung, Jean-Sébastien Guy, Christan Nadeau et Michel Seymour, le samedi, et Rachel Bégin, Marco Bélanger, Jean-François Chassay et Yves Gingras, le dimanche. Leurs textes feront l'objet d'une publication au cours des premiers mois de 2007. Il y a eu une quarantaine de personnes

qui ont assisté à chacune des rencontres et qui ont participé à la discussion qui a suivi les exposés.

Au début de chacune des deux demi-journées, on a projeté une bande vidéo d'une dizaine de minutes, en manière d'hommage au philosophe. Le petit film consistait en un montage des témoignages qui avaient été lus lors de la cérémonie de désignation de la bibliothèque Laurent-Michel-Vacher du collège Ahuntsic en mai 2006.

Je remercie encore une fois tous ceux qui ont contribué au succès de l'événement, les conférenciers, le personnel technique, le public et, bien sûr, le collège Ahuntsic. C'est d'ailleurs lui qui organisera la deuxième édition de débats en novembre 2007. Nous y serons.



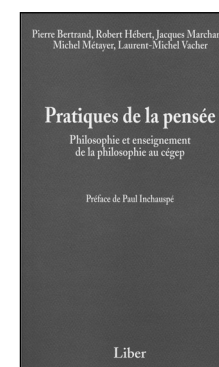
## Revue Médiante



Nous nous permettons de faire écho ici à la nouvelle revue *Médiante*, magazine philosophique québécois, qui a publié, à l'automne 2006, son premier numéro, dont le thème général est l'éducation. C'est une livraison substantielle et de belle facture.

Il nous semble qu'elle est essentiellement dirigée par des professeurs du réseau des collèges, mais les universitaires ne sont pas absents, ni de la direction ni parmi les collaborateurs (où il y a aussi des philosophes hors institution). Que les divers ordres d'enseignement et de pratique de la philosophie aient là un espace commun de réflexion c'est déjà une chose qu'il faut applaudir. Il y a en effet depuis trop longtemps entre eux une espèce de fossé qui n'a pas de raison d'être, sauf celle de la caste, dont viendront vraisemblablement à bout la remarquable énergie et le sensible désir de faire qui animent la publication. Nous lui souhaitons donc longue vie. Elle vient en tout cas ajouter une pièce importante dans l'espace d'exercice, de circulation et de consommation de la raison philosophique et de l'essai en général.

Cette revue rassure d'une autre façon. Cela concerne ce que, faute de mieux, il faut bien appeler une nouvelle génération de philosophes et de professeurs de philosophie au collège. Avec *Pratiques de la pensée*, que nous avons publié en 2002 pour souligner le fait que la première génération des enseignants de philosophie au cégep arrivait à l'âge de la retraite, nous posions indirectement la question de ceux qui allaient lui succéder. Cette première génération avait été particulièrement dynamique et bavarde, capable du meilleur comme du pire, occupant volontiers la scène — la scène éditoriale du moins. Qu'en serait-il après ? Assisterait-on à un affaissement, à une terne dépression ? Eh bien la réponse que donne *Médiante* ne va pas du tout dans ce sens. Les éditeurs que nous sommes s'en portent d'autant mieux.



Pierre Bertrand, Robert Hébert, Jacques Marchand, Michel Métayer, Laurent-Michel Vacher  
*Pratiques de la pensée.*  
*Philosophie et enseignement de la philosophie au cégep*  
192 pages, 20\$, ISBN 978-2-89578-012-9  
parution mars 2002

## Entretien

# Éric Gagnon

## Les promesses du silence

Éric Gagnon, vous venez de publier *Les promesses du silence*, dont le sous-titre est *Essai sur la parole*. Votre réflexion porte donc sur la dialectique entre silence et parole, sur les rapports entre ces deux moments complémentaires de la voix et de l'écoute, entre deux ou plusieurs personnes certes, mais aussi à l'intérieur même de chacun de nous. En quelques mots, quelles sont les questions qui ont orienté votre réflexion? Qu'est-ce que vous souhaitez circonscrire?

La parole est, pour les hommes et les femmes, quelque chose de fondamental, mais aussi de très sensible. Elle est aussi le lieu de notre plus grande fragilité. Dès la naissance, nous sommes pris par elle. Nous le sommes même avant de naître, une parole toujours nous précède à laquelle nous devons répondre, afin de pouvoir interroger à notre tour. Vivre, c'est recevoir une question, tenter une réponse, interroger à son tour. Infiniment. Il n'y a pas de dehors de la parole. Par elle passe notre expérience du monde. Chaque époque et chaque société produit cependant une expérience différente de la parole. Chaque culture impose à l'individu un rapport particulier à la parole, et oriente son expérience du monde.

Notre époque est dominée par la technique, le politique et l'individualisme (l'approfondissement par chacun de sa singularité et de sa subjectivité) qui ont transformé notre rapport à la parole. J'ai ainsi essayé de dégager à la fois quelques traits de l'expérience universelle ou générale de la parole, et certains traits particuliers de l'expérience contemporaine. J'ai mené cette recherche en explorant cinq expériences particulières où la parole est amenée à s'interroger sur elle-même, sur ce qu'elle est, sur ses conditions de possibilité, sur ce qui la menace aussi (le bruit, le bavardage, la parole pleine).

*Les promesses du silence est une réflexion de nature, disons, philosophique ou littéraire. C'est un essai en tout cas. Aux éditions Liber, vous avez codirigé avec Francine Saillant, deux collectifs d'un autre registre, plus universitaire, plus technique, l'un sur les questions de « communauté » l'autre sur le thème de la « responsabilité ». Est-ce que le passage d'un style à l'autre a été facile, naturel?*

En effet, j'ai écrit des articles et des livres dans des styles ou registres très différents, allant du rapport de recherche très technique à l'essai philosophique, en passant par les ouvrages que vous évoquez. Mais le passage d'un style à l'autre n'est pas difficile. Nous avons tous plus d'une seule voix, qui correspondent, dans mon cas, à des moments différents de la journée: l'essai le matin, et le scientifique l'après-midi.

*Vous êtes donc sociologue, et je suppose qu'une bonne part de l'inspiration de la problématique abordée dans *Les promesses du silence* vient de votre expérience professionnelle. Est-ce que je fais erreur? Qu'est-ce que ce livre doit à votre travail de sociologue sur le terrain?*

La question à l'origine de mon travail s'est posée lors d'une enquête de terrain: qu'est-ce que l'indicible, qu'est-ce que le silence? Je conduisais alors une recherche sur des groupes d'entraide réunissant des personnes souffrant de maladies graves, et qui étaient animées à la fois du désir de parler de leur expérience, et du désir de garder le silence. Leur expérience était

pour elles indicible; ne pouvaient la comprendre, pensaient-elles, que ceux qui vivaient une expérience semblable. Et encore. J'ai voulu savoir ce qui rend une expérience indicible. Il me semblait que l'indicible ne tenait pas tant au contenu même de l'expérience à raconter, à l'impossibilité des autres de pouvoir intellectuellement ou émotivement la saisir, qu'à la disposition à l'égard de ce qui peut être raconté: certaines choses doivent être dites, d'autres tues, certaines peuvent être entendues, d'autres doivent demeurer secrètes. C'est une question éthique, et non pas cognitive. Cela m'a amené à m'interroger sur la parole, ses formes, son souffle, sa précarité. Cette interrogation m'a conduit vers d'autres expériences, l'enseignement, le politique, la fiction et l'amour. Et j'ai été ainsi conduit à reconnaître deux grandes formes de silence, qui bordent et rendent possible la parole. Je ne crois pas avoir trouvé la réponse complète à ma question de départ, qui m'a d'ailleurs déporté vers d'autres questions, mais mon livre formule un début de réponse.

*Le premier livre que vous considérez dans votre livre est celui de l'éducation, de l'enseignement ou de la relation pédagogique. C'est un texte de Fernand Dumont qui vous sert de guide ou de repère. Est-ce que vous avez des affinités particulières avec la pensée de Dumont? Qu'est-ce que vous lui devez?*

Je lui dois beaucoup. D'abord cette idée que l'interprétation que fait le sociologue s'inscrit dans le prolongement de l'interprétation que la société fait déjà d'elle-même. Vivre en société c'est parler, c'est penser, c'est déjà être engagé dans un conflit d'interprétations ou un débat, et le travail du sociologue consiste pour une large part à tenter de clarifier ces débats (leur origine, ce qu'ils présupposent, leurs éventuelles implications). Ensuite, cette autre idée, qui découle en partie de la première, que la parole toujours nous engage, qu'elle n'est jamais neutre, que la neutralité est un appauvrissement ou une régression. Enfin, que l'on parle toujours d'un lieu particulier, à partir d'une culture, en fonction des questions qui se posent à une certaine époque, et que ce n'est qu'en assumant ce lieu que l'on peut entrevoir l'universel. Ma démarche consiste précisément à réfléchir sur la parole « de manière générale », à partir d'expériences singulières et historiques de la parole. Par ailleurs, et pour revenir à ce qu'on disait il y a un instant, Fernand Dumont ne s'encombrait pas de frontières disciplinaires. Il a été philosophe et sociologue, théologien et poète. Il a écrit dans des registres variés, plus diversifiés que les miens, et je crois que c'était pour lui une nécessité.

*Est-ce qu'il y a d'autres thématiques de même nature que la parole et le silence qui vous inspirent, vous intriguent, et sur lesquelles vous vous promettez de réfléchir?*



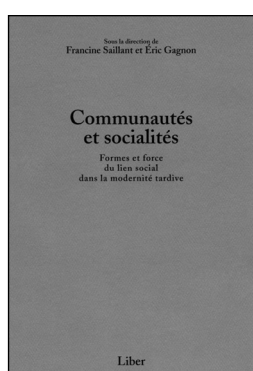
### Extrait

« Un homme, écrit Albert Camus, est plus un homme par les choses qu'il tait que celles qu'il dit. » De la part d'un écrivain, le mot pourra étonner. Mais c'est une réflexion que plus d'un sans doute s'est déjà faite, et c'est davantage comme une évidence que comme un paradoxe qu'on risque de l'entendre, et ainsi d'en manquer le sens. Ce livre se propose à la fois de creuser l'évidence et de soutenir le paradoxe.

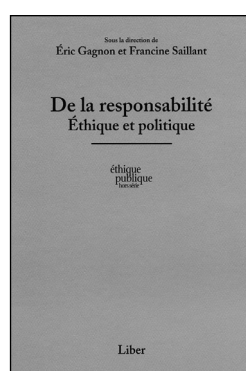
La formule dit quelque chose en effet de notre expérience de la parole. De la nécessité d'abord de taire des choses pour en faire entendre d'autres, et même pour entendre ce qui est tu. Les mots en grand nombre et en désordre ne disent rien. Tout ne peut être dit, et à vouloir tout dire on ne dit rien; parler, c'est aussi garder le silence. On reconnaît ce qui a de l'importance par les silences qui le bordent, ce qui en a peu par l'absence de pause. Les secrets, les souvenirs, les principes, même les mots attendent les bonnes circonstances. Formuler une idée, c'est choisir des mots, mais aussi le moment pour la dire, la répéter ou la tenir en retrait. Un être humain se définit-il autrement que par sa réserve? Que par le choix et la retenue de ce qu'il dit et fait? Parler, c'est souvent attendre en silence.

De l'expérience de la parole, la formule dit également la nécessité de conclure ou de s'arrêter. Cette ambition de trouver les mots justes, de pouvoir dire ce que nous pensons ou pressentons devoir être dit, de parvenir ainsi au repos. Une conclusion cependant toujours différée, toujours reportée, non parce que les mots ne conviennent pas, mais parce qu'ils conviennent trop, et en appellent toujours de nouveaux pour élargir le sens. La parole ne trouve pas son terme facilement car elle est toujours une question qui demande une réponse, et qui prendra elle-même la forme d'une question à laquelle il faudra répondre. La parole aspire tout à la fois au dialogue et à son terme; à conclure trop rapidement ou à s'éterniser, elle manque son but, celui d'atteindre un certain objet, une situation, une expérience, et de le nommer. Elle vise le silence qu'elle a d'abord rompu.

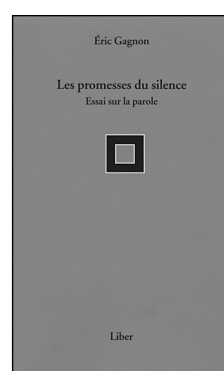
(p. 11-12)



Sous la direction de  
Francine Saillant et Éric Gagnon  
*Communautés et socialités. Formes et force du lien social dans la modernité tardive*  
288 pages, 27 \$, ISBN 978-2-89578-075-7  
parution août 2005



Sous la direction de  
Éric Gagnon et Francine Saillant  
*De la responsabilité. Éthique et politique «Éthique publique hors série»*  
294 pages, 26 \$, ISBN 978-2-89578-092-2  
parution avril 2006



Éric Gagnon  
*Les promesses du silence*  
*Essai sur la parole*  
138 pages, 18 \$, ISBN 978-2-89578-108-0  
parution octobre 2006

# Alain Médam

## État des lieux par ciel variable

**J**e voudrais saluer ici Alain Médam d'une manière toute personnelle. Je le fais à l'occasion du livre qui paraît en janvier 2007, *L'état des lieux par ciel variable*. C'est un passage de ce livre, pratiquement tout l'avant-dernier chapitre, qui m'a particulièrement touché, ému et un peu plus ça.

De manière générale le livre porte sur le monde qui va... ou qui ne va pas, sur le temps qui passe et sur celui qui a passé, et puis sur « la mort qui est tout au bout ». À l'origine c'était un journal qui suivait, pour le prolonger quand même dans la réflexion, la rêverie, le souvenir, le cours du monde de 2005. Puis, en reprenant ce que le premier jet avait donné suivant ce plan, en l'émondant, en cherchant la veine principale, l'accent s'est déplacé, la matière s'est redistribuée. La chronologie, par exemple, n'a plus eu de fonction structurante, puis les événements eux-mêmes ont perdu en nombre et en présence. Le centre de gravité a ainsi glissé du côté de celui qui regarde et qui dresse l'état des lieux avec tout ce qu'il est.

Je ne voudrais pas résumer le livre, ce qui serait d'ailleurs difficile, mais je peux schématiquement dire que la première partie tourne autour de la vie quotidienne routinière et tranquille avec les petites scènes modestes qui accompagnent le cours des saisons, que la quatrième est

une méditation sur les « trois grands désirs » qui nous habitent : désir du vrai, désir du bon, désir du beau, sur leur incompatibilité et sur leur convergence, et que la cinquième est un retour sur le parcours de la vie de l'auteur, ses déménagements, ses déplacements, ses voyages — je rappelle que Alain Médam est né en Tunisie, puis a vécu en Italie et en France, avant de venir au Canada. L'avant-dernier chapitre raconte justement un voyage qu'il a fait en Sicile, cinquante ans après y être allé pour la première fois. C'est celui-là. Et il commence par une citation de Segalen, où il est question d'un voyage au loin qui n'est qu'un voyage au fond de soi. Puis... il suffit de lire.

On devinera facilement pourquoi ce texte m'a touché. Il y a la Méditerranée, il y a la lumière, les odeurs, tant de repères pour la mémoire. Il y a le mouvement du voyage lui-même, là, sur l'eau, d'où on regarde la terre qu'on a déjà foulée il y a longtemps, et dont on s'approche avec une anxiété qui donne le vertige. Il y a le saut par-dessus le temps, son impossibilité. Tout, en somme, s'est prêté pour moi à la superposition de mes propres souvenirs à ceux qu'évoque l'auteur, à la confusion de nos sentiments respectifs. Ce qui pourtant m'a convaincu qu'il fallait que je dise tout cela à Alain Médam et que je le salue ici, ce qui m'a paru si juste, si conforme à ma propre expérience (et sans doute

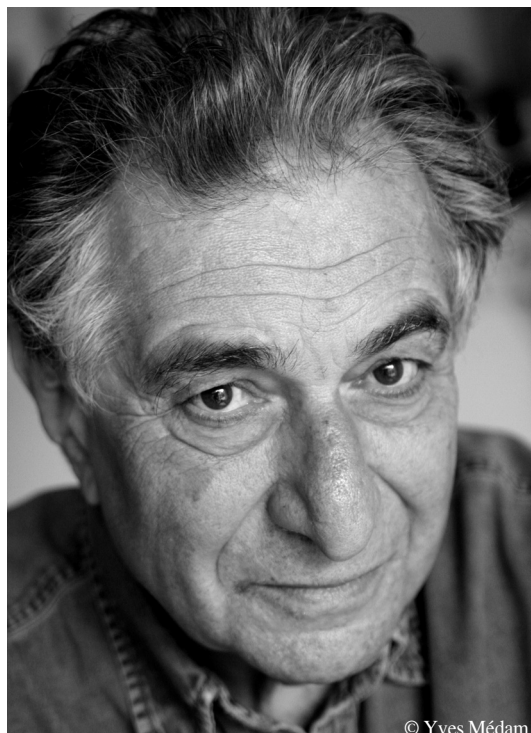
à l'expérience de tout le monde), c'est une petite remarque comme ça, pratiquement entre parenthèses, inoffensive en apparence. Le texte dit : « Que me reste-t-il de ce voyage [le premier] ? Des noms. Noms musiques. Noms images. Paysages. Je les prononce... » — le texte se suspend alors et, dans une manière d'incise, l'auteur note : « je ne les prononce même pas, c'est dans le silence de mon esprit que j'énonce ces noms ». Voilà, c'est ça qui m'a si profondément atteint, qui m'a transporté dans mon propre espace intérieur, là où on est seul à entendre cette parole muette, cette voix idéale à l'intonation parfaite, parole-acte qui fait resurgir le monde.

« Je ne les prononce même pas... » Non, on ne les prononce pas, sauf pour soi, dans la solitude de son âme, pour renouer les fils rompus de la vie, pour se rassurer sur la continuité du monde. Chaque nom ressemble alors à un coup de baguette magique de mon esprit que j'énonce ces noms ». Voilà, c'est ça qui m'a si profondément atteint, qui m'a transporté dans mon propre espace intérieur, là où on est seul à entendre cette parole muette, cette voix idéale à l'intonation parfaite, parole-acte qui fait resurgir le monde.

Voyage au fond de soi, disait Segalen.

Giovanni Calabrese

### Extrait



© Yves Médam

siècle ! Dans mon corps et dans mon esprit, assurément, cette durée, mais aussi dans l'espace de la Sicile. Dans sa culture, sa société. Car tout change. Retrouverais-je ces charrettes paysannes magnifiquement peintes, que l'on croisait sur les routes ? Et ces fortifications grecques, à Gela, qu'on exhumaient tout juste des sables ? Est-ce que je ne lis pas, dans ce guide, qu'elles se trouvent protégées, aujourd'hui, par des panneaux de plexiglas ?

Si je prononce ces noms — Taormina, Siracusa, Gela, Agrigento, Selinunte, Segesta —, je vois des blocs de marbre tombés au sol, des fragments de colonnes, des chapiteaux, des enceintes de temples au sommet de collines, des amphithéâtres creusés en coquille dans le sol.

Des ruines, donc, des vestiges demeurant dans l'odeur du fenouil sauvage, et le mystère entier de ce qui, dans ces ruines, m'étreint. Peut-être est-ce cette figure d'une chute qui m'émeut ; d'une décomposition en suspens ; d'un désordre d'autant plus prenant, qu'il me renvoie (au spectacle de ce qui s'effondra, un jour, pour ne plus se relever ; de ce qui demeure là, épars) à cet ordre architectural dont il n'est que le souvenir inversé.

Ce que l'on aperçoit finalement, ce que nos yeux découvrent en ces sites archéologiques, n'est-ce pas cet équilibre instable à jamais perpétué ? Ce qui se tient encore debout ne se dresse, désormais, que dans l'écrin d'amoncellements. Ce qui ne se présente plus, en revanche, qu'en l'espèce de pièces et morceaux dissociés, semble tirés vers le haut, jusqu'aux cieux, par ce qu'il reste de l'ancienne œuvre humaine.

Si des hommes n'avaient bâtis leurs temples ici, en ces lieux, ces sols ne seraient que nature. Mais précisément, si la nature n'avait été là également, œuvrant à sa façon, érodant, dissociant, effritant tout cela au long des années, ce que nous verrions, ce ne serait point ces squelettes, ces ossements de créations passées. Nous ferions face à ces constructions elles-mêmes, en leur état premier, avec leurs toits, leurs fresques, leurs dorures, leurs pourpres.

Cette chair des temples s'en est allée. Ne demeure plus, sous notre regard, que l'armature de ce qui fut. Ce qui s'élève — ce qui, aujourd'hui encore, défie l'usure du temps — est comme une signature ineffaçable ; celle d'une culture. Par ce qui jonche le sol, au contraire, la nature fait signe de sa présence ; de sa persévérance à reprendre ses droits. Formes de transcendance et forces de gravité se contrarient, ainsi, en cet équilibre. C'est bien cet affrontement qui nous saisit. Si je suis si sensible à ces traces du passé, n'est-ce pas parce que, vieillissant, je connais ce mouvement double, moi-même, par lequel ce qui tient s'oppose à ce qui tombe ? Sans doute suis-je à la fois l'édification de ce que j'ai pu faire de moi au long des années et cette dégradation que la nature — en ce même temps — a choisi de me faire connaître.

Plus jeune, je m'intéressais moins aux ruines qu'à la mésaventure des choses ruinées. Ce qui n'est pas pareil. New York, par exemple, en pleine crise alors, me fascinait. Tout semblait y partir en morceaux. La cité se clochardisait. Le Bronx ressemblait à un champ de bataille. Les gangs urbains couraient les rues. L'asphalte était troué. Les murs étaient lépreux. Pourtant, l'agglomération vivait une vitalité d'autant plus fébrile, lyrique, qu'elle se jouait

contre et tout contre cette mort. Elle était un pont jeté sur le vide cependant que ce vide, déjà, l'aspirait vers lui. Elle était une création que dévorait ses créatures ; un endroit qu'aspirait son envers.

Mais la vie l'emportait. Parce que la mort se saisissait du vif, le vif faisait de cette mort présente, grouillante, la raison d'être d'une plus intense vitalité. La culture avait le dernier mot : si virulent soit la nature (si éprouvante, la jungle urbaine), la cité se l'incorporait. Elle s'en nourrissait. Cela me sidérait de voir ainsi à l'œuvre une telle capacité de négation d'une négation à ce point destructrice. En définitive, tout n'était que mouvement. À tout instant, il semblait que tout n'aille que vers un chaos ; vers l'inexorabilité de l'irréversible. À chaque instant, aussi, tout n'apparaissait que pouvoir surmonter ces menaces et par ce surenchérissement, se transcender.

La ruine, en ce sens, me semblait incarner l'antithèse du ruiné. Ne suspend-elle pas ce qui est dégradé hors de sa propre dégradation, l'arrêtant dans sa course, allant jusqu'à faire, de cette suspension, comme un accomplissement ? Comme une œuvre ? Elle demeure en état de déséquilibre, se stabilisant à jamais en cette instabilité qui l'habite.

La ruine parle de l'origine : perpétue celle-ci. Le ruiné nous fait part de la destinée : nous annonce la fin. La ruine nous transmet les signes d'une sacralité qui n'est plus. Le ruiné nous précipite dans le profane, le tout venant, dans le défilé de signes usés, épuisés, hétéroclites, non moins désolants que des monceaux de conserves vides, jetées après usage.

Mais peut-être, par-delà la circularité de ce retour aux sources, est-ce la circularité elle-même qu'aujourd'hui je recherche. Circularité d'un sens au centre duquel j'aimerais me retrouver tout comme je l'espère, dans quelques semaines, je me trouverai au centre de temples siciliens, leurs colonnes faisant cercle autour de moi.

[...]  
Nous ne devenons projets, projections vers le futur, vers le plus loin, qu'en brisant ces circularités. Mais nous ne saurions nous projeter — partir au loin, faire du mouvement de l'aventure un trait sans cesse poursuivi — si nous n'avions, pour nous reprendre, ces cercles fondateurs dont nous nous sommes extraits.

Car nous avons besoin de ces deux pôles. Du cercle et du trait ; de la demeure et du voyage ; du temple et de la transgression. Et lorsque nous partons en voyage afin de retrouver le cercle — comme je le ferai, me rendant en Sicile —, ce que nous cherchons, c'est à réparer une rupture. Faisant, à rebours, le voyage d'une séparation, nous nous tendons vers la matrice.

Que me reste-t-il de ce voyage ? Des noms. Noms musiques. Noms images. Paysages. Je les prononce — je ne les prononce même pas, c'est dans le silence de mon esprit que j'énonce ces noms — et de larges plongées sur la mer s'ouvrent à mon souvenir, des cascades d'architectures, des précipitations de fleurs à profusion, des coulées de bougainvillées. J'y suis. J'y respire. J'y aspire.

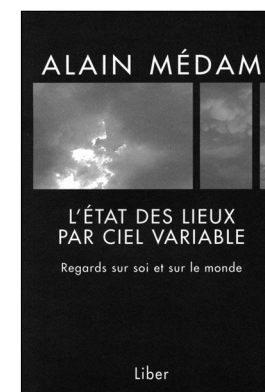
Et des temples se dressent. Colonnes. Pierres effondrées. Lumières rousses entre les pierres. J'y suis allé. J'y ai été. Je ne puis plus guère en dire rien d'autre. Crépuscules sur des ouvertures donnant sur l'éternité. Bestiaires de temples, à l'image, chacun d'eux, d'un très vieil animal debout, méditant sur la fuite du temps, le retenant à lui, s'en nourrissant, s'endormant, repus de trop de siècles en son espace.

Musique des temples. Ce n'est point par des mots que je pourrais les évoquer, mais par cette musique — si je savais l'écrire — qui se joue en moi tandis que j'y pense. Chaque colonne serait comme la corde d'une lyre. La durée, à la façon d'un souffle, ferait vibrer la vie. Lyre de pierres dressées, à Ségeste, en haut d'une éminence, dont on ne sait, dans sa solitude, si ce qu'elle chante depuis toujours est la plainte de sa mort — le « tombeau » de sa destruction — ou la souffrance de son inachèvement. Les Romains ont-ils détruit ce temple ? Ou les gens de Ségeste n'ont-ils pas eu le temps d'en finir l'édification ?

Ce que nous savons, cependant, c'est que ces monuments qui nous remplissent d'un sentiment de paix, d'éternité, sont à la vérité le fruit de luttes violentes, d'exterminations mutuelles. Entre Sélinonte et Ségeste — voisins de quelques kilomètres —, les guerres furent incessantes. C'était à qui construirait les monuments les plus vastes, glorieux, impressionnants, afin d'affirmer sa puissance. À qui armerait sa puissance, nouerait des alliances opportunes, afin de détruire les splendeurs de sa concurrente. Ce qu'il nous reste, ici comme là, à Sélinonte comme à Ségeste, c'est la beauté. La munificence des amoncellements. Le sublime de ces os de pierre, de ces squelettes dressés, comme érigés à la mémoire de ces chairs — ces fresques, ces parements de marbre — dont il ne reste rien.

Ces théâtres ne donnent plus que sur la scène de ce qui n'est plus : et cette absence, à elle seule, nous remplit d'émotion. Nous le savons, bien sûr, que cette beauté parle de mort, mais quand même, ce qu'elle insuffle en nous, c'est l'émotion de l'existence.

(p. 203-208)



Alain Médam  
*L'état des lieux par ciel variable*  
Regards sur soi et sur le monde  
216 pages, 23 \$, ISBN 978-2-89578-112-7  
parution janvier 2007

Ce voyage de mes dix-huit ans, je vais donc le parcourir. Plus d'un demi-siècle plus tard. Un demi-

## Extrait

# Louis Godbout

## Du golf

### La honte

Chaque sport a ses petites tragédies de la honte et sa liste effroyable d'humiliés immortels. Parmi ceux qui brûlent dans l'enfer de la disgrâce, on pourrait bien sûr penser à Bill Buckner au baseball, ou encore à Jana Novotna au tennis, mais la palme des damnés revient probablement à Jean Van de Velde au golf. Son autodestruction au dernier trou de l'open britannique de 1999 à Carnoustie transcende l'univers du sport et occupe une place de choix au registre des grandes banqueroutes du vingtième siècle, quelque part entre la présidence de Richard Nixon et la vie conjugale de Zsa Zsa Gabor. Buckner est loin d'être le seul responsable de la défaite au sixième match, et il restait le septième. Même au sommet de son art, Novotna aurait encore eu à vaincre la meilleure joueuse au monde. Mais au départ du dix-huitième trou, Van de Velde était seul, avec un par quatre pour tout obstacle... qu'il pouvait rater par deux coups ! Ce qui s'ensuivit ne fut pas une simple déconfiture, mais un véritable calvaire profane.

D'abord un coup de départ qui donna le ton : non pas le drive assuré d'un éventuel champion, mais une *slice* lamentable qui dérivait jusque dans l'allée du dix-septième trou. Ensuite, bien que le coup ne présentât aucune difficulté particulière, le professionnel-devenu-releveur «poussa» un fer #2 dans les gradins temporaires et vit sa balle, par un rebond incroyablement malchanceux, s'abîmer dans la savane écossaise. Puis, disparaissant peu à peu dans les broussailles, Jean fut pris de panique, comme une antilope affolée par la proximité du guépard invisible, et tenta de fuir à sa façon en risquant une manœuvre désespérée. Elle le conduisit dans le minable petit ruisseau (le désormais célèbre *Barry burn*), qui pour l'occasion avait pris des proportions fluviales, et dans

lequel un Van de Velde manifestement en proie à des hallucinations faillit bien sombrer définitivement. Enfin (après avoir encaissé un coup de pénalité), le naufragé se hissa péniblement sur le sable où il venait d'envoyer sa balle, fourbu, mais avec tout juste assez de réserves pour réussir sa sortie de fosse et le roulé qui ne fit que continuer l'agonie. Il termina son parcours en prolongation, comme il se doit, crucifié entre deux larrons (Justin Leonard et Paul Lawrie, qui l'emporta finalement, après avoir amorcé la ronde ultime avec un retard de dix coups).

Pour tout son tragique, cette déconvenue a aussi quelque chose d'hilarant. Elle illustre de manière éclatante comment au golf, plus que dans tout autre sport, la honte et le ridicule ne sont jamais bien loin. Alors que dans la plupart des sports il est extrêmement rare de voir un professionnel rater comme un débutant, au golf un talent infini et une éternité d'expérience ne peuvent rien contre le fait que même le joueur le plus aguerri n'est toujours qu'à quelques millimètres du dernier des béotiens. Voyez Van de Velde, au dernier trou du très classe et très prestigieux British Open, voyez la cascade d'indignités — sans compter les critiques mordantes des commentateurs — que cet as du golf doit essayer pour quelques millimètres seulement (sur la face du club, dans l'angle d'attaque, au point du rebond, de la position de la balle dans l'herbe longue, etc.). En plus de l'humiliation d'avoir dilapidé une avance qui aurait suffi à la plupart des amateurs et d'avoir lamentablement croulé sous la pression, il y a les images indélébiles : Van de Velde envoyant sa balle contre les gradins, Van de Velde dans les fourrés, dans le sable, et surtout, comme si le spectacle n'était pas assez dégradant, Van de Velde dans le ruisseau, pantalon retroussé et mains sur les hanches, méditatif, examinant ses options (dont peut-être le suicide), mais probablement surtout en train de prendre

conscience de l'incroyable malédiction qui vient de s'abattre sur lui ; lui qui quelques minutes plus tôt exultait, glorieux à l'idée qu'il allait entrer dans l'histoire, et qui maintenant était horrifié précisément pour la même raison. Car non seulement n'allait-on pas l'oublier de si tôt, mais il serait plus célèbre encore qu'il ne l'eût été s'il l'avait emporté.

Malheureusement pour lui, en effet, la pérennité du souvenir de son malheur est presque assurée par le lien intime qui l'unit à la foule des profanes. Tous les golfeurs connaissent personnellement les affres de la honte. Pour cette raison, ils entretiennent un rapport aussi étroit qu'ambivalent avec le héros déchu : rapport de sympathie d'une part, puisqu'ils comprennent et partagent sa douleur, mais rapport sadique d'autre part, dans la mesure où chacun cherche à se guérir de sa propre médiocrité par la réminiscence et le sacrifice ritualisés de celui qui tient désormais lieu de bouc émissaire. De quoi entretenir la mémoire pour longtemps.

On l'a dit, un des défis du golf est d'échapper aux nombreuses occasions de se rendre ridicule. Cela vaut pour les champions, et encore davantage pour les golfeurs du dimanche. Dans aucun autre sport l'erreur n'est-elle aussi spectaculaire dans ses effets et l'incompétence aussi cruellement visible. Ce ne sont pas seulement les nombreux visages de la laideur d'un coup raté qui impressionnent, mais aussi un je-ne-sais-quoi de grotesque lié au contexte de son exécution. Chaque frappe est précédée d'un petit cérémonial habituellement réservé aux opérations périlleuses, d'une extrême délicatesse (neurochirurgies, cascades défiant la mort, récitals en solo, arrimage d'un vaisseau à une station spatiale, etc.) : silence absolu, recueillement solennel, contrôle de la respiration, concentration maximale, vérification des instruments et des paramètres climatiques, exercices préparatoires, visualisation mentale, etc. Comment ne pas se sentir

honteux quand tout ce cirque accouche d'un avorton, sous le regard attentif, parfois malveillant, de ses semblables par surcroît ? On ne saurait sous-estimer l'importance de ce dernier facteur — la honte, dit Sartre, est d'abord «honte de soi devant autrui» —, qui explique en partie pourquoi le golf est si propice à l'éclosion de ce sentiment. Parce que le jeu se déroule lentement et que les coups sont rares, chacun constitue une espèce de micro-événement qui se déroule à la vue de tous et se répercute longtemps dans les esprits avant de s'effacer. Non seulement une erreur passe-t-elle rarement inaperçue, donc, mais le contexte et la nature humaine agissent de concert pour amplifier les effets de sa laideur, retournant ainsi le couteau dans la plaie. «L'enfer, c'est les autres», surtout les autres golfeurs.

Aussi la formidable persévérance dont fait preuve le golfeur doit-elle être mise au premier rang des mystères de ce sport. Malgré les difficultés et les humiliations, non seulement finira-t-il sa partie (quoique la persévérance cache parfois une fin pratique : suivre le chemin le plus rapide pour retourner à la voiture), mais il reviendra. En écartant l'hypothèse d'un masochisme endémique, la ténacité et le courage doivent donc être considérés comme ses premières vertus. Mais ce qui suffit au marathonien ou au soldat n'est pas encore assez pour le golf. L'adversité est trop grande, les épreuves trop cruelles. Ici la vertu doit appeler le renfort du vice. Parmi la somme qui forme le lot du pêcheur moyen, il en est un que le golfeur affectionne tout particulièrement : le mensonge.

(p. 107-112)

Louis Godbout  
*Du golf. Parcours philosophiques*  
154 pages, ISBN 978-2-89578-130-1  
parution mars 2007

### Extrait

# Line Mc Murray

## La beauté des petites bêtes que personne n'aime

Sous nos latitudes, il y a deux insectes qui font presque l'unanimité, l'un quand il s'agit de les aimer, l'autre quand il s'agit de les détester. C'est ainsi un bonheur de croiser certains types de coléoptères dont on admire le lustre chatoyant. À l'inverse, on ne voudrait jamais voir les blattes, pourtant de la même famille. Apparues il y a quelque trois cent cinquante millions d'années, elles sont admirables de robustesse et tous les scientifiques s'accordent pour dire que si elles ont assisté à l'apparition des hommes, elles peupleront la terre après leur disparition ! De quoi envier leur soi-disant laideur !

Rien ne décourage les blattes. Ni les inondations, ni les explosions, ni les radiations, ni les produits chimiques, ni le froid — elles peuvent en effet geler et dégeler à loisir en retrouvant leur vitalité première. Ne dédaignant pas la chaleur tout autant, oh ! non, elles se réfugient dans les tuyaux chauffés des grands édifices, circulant de bas en haut, des poubelles du rez-de-chaussée aux greniers confortables, échappant à leurs prédateurs humains qui les pourchassent avec des nuages pestilentiels sur cris d'effroi et spasmes de dégoût. Inutilement, car elles reviennent toujours. On pourrait accorder aux blattes urbaines d'un brun boiserie, couleur passe-partout, la médaille d'or de la stratégie. Elles sont douées pour repérer les moindres fentes où elles s'engouffrent en aplatissant leur corps.

Même importées, elles ont vite appris à reconnaître les faiblesses de nos architectures. «Les blattes retrouvées en appartements et dans les bâtiments commerciaux proviennent des bagages des voyageurs ou de marchandises commerciales infestées», car il n'existe au Québec «qu'une seule espèce de blatte indigène, cachée sous les pierres et débris jonchant le sol ; elle ne sort que la nuit pour manger».

Ces insectes partageant leur vie et la ville avec les hommes qui les nomment cancrelats ou cafards, dont l'étymologie est arabe, «coquerelles», *cockroaches*

en anglais, *cucarachas* en leur traduction espagnole, ne sont qu'une parmi les quatre mille espèces connues. La majorité, extrêmement discrète, vit dans les forêts tropicales, dans les fouillis de lianes, le creux des arbres, sous les feuilles mortes, en compagnie des vers, des araignées, des scorpions, des termites. Et elles ne sont pas détestées partout : «À Bahia au Brésil, on fait parfois des infusions de blattes américaines pour soigner l'asthme et les coliques. À Macao, des blattes grillées sont vendues en cornets comme des frites. Au Maroc, les enfants de rue sniffent de la poudre de blatte...»

Les coléoptères, avec plus de 350 000 espèces décrites, blattes comprises, sont des forces de la nature — l'un des plus grands au monde, le dynaste hercule, habite l'Amazonie : il a une puissante corne d'une demi-douzaine de centimètres sur sa cage thoracique. La dureté de l'armure de ces bêtes «atteint parfois celle d'une lame d'acier non trempé» et «son élasticité est bien plus grande». Quelques spécimens peuvent supporter de «800 à 1 800 fois leur propre poids». Sans compter qu'ils allient robustesse et élégance, réfléchissant les ondes de lumière avec éclat. Et puis, certains sont délectables : à l'Insectarium de Montréal, on peut acheter des sucettes au ténébrion !

Les coléoptères les plus connus et les plus aimés chez nous sont les pyrophores ou lucioles ou «mouches à feu». Ils portent chance, dit-on, on est heureux d'en voir à la nuit tombée. On les pointe du doigt comme si on assistait à un miracle. Chandelles dans le noir, fées des bois, elles nous émerveillent et éveillent notre sens du sacré. Et nous voilà illuminés de l'intérieur et bienheureux de contempler la beauté d'un microcosme qui parle le langage des étoiles.

(p. 59-61)



Line Mc Murray  
*La beauté des petites bêtes que personne n'aime*  
«Figures libres»  
132 pages, 18\$, ISBN 978-2-89578-094-6  
parution novembre 2006

Je me souviens de ces après-midi et de ces soirées où l'on discutait ferme dans ma famille autour de tasses de thé et d'appréhensions imaginaires. À ces moments magiques où des légendes de la ville se transformaient en contes de campagne, des soupirs dédaigneux accompagnaient une dégustation de savoureux gâteaux.

Il fut en effet une époque où il suffisait qu'un insecte franchisse le seuil de la maison, longe une fenêtre, ou marche tout bonnement sur le plancher pour qu'on entende aussitôt : «Coquerelle !» À tort, puisque pratiquement personne n'en avait vu.

L'inquiétude installée en l'absence même de la bête refaisait surface à chaque ombre animale l'évoquant par une intrusion malhabile. Le voisinage des insectes et autres petits animaux pourtant était chose courante dans mon village. Ses habitants connaissaient les habitudes des habités : mouches noires annonçant l'été précédées des fourmis se réveillant de l'hiver et suivies des coccinelles se régaland de feuilles dans le potager avant la tombée de l'automne.

J'interprétais ces fausses peurs comme de l'import-export de traumatismes, de rumeurs ou d'expériences vécues par ceux qui avaient adopté la ville et laissé derrière eux les grands espaces verts. Ces survenants des week-ends les ramenaient avec eux, les communiquaient aux leurs malgré l'in vraisemblance d'une migration de l'insecte. Et là, un film d'horreur improvisé se déroulait dans toutes les têtes si bien que les cafards couraient, couraient plus vite que leur ombre dans la chaleur de nos réunions familiales.

Les petites bêtes affreuses étaient partout, invisibles mais au guet. Chaque nuit devenait un jour de conquête ; elles éalisaient domicile derrière les portes ou sous la grande horloge héritée du grand-père, pis, dans les tiroirs ou le garde-manger. Malheur ! Oh ! malheur, elles étaient synonymes de saleté ! Eh oui, qui avait des coquerelles chez lui ne s'en vantait pas ! De plus, si, à la ville, elles sortaient dans le noir de forêts fantastiques, à la campagne, elles se montraient également le jour, comme dans les pays chauds où plusieurs ayant voyagé en hiver en avaient vu de très grosses, des énormes, des terrifiantes !

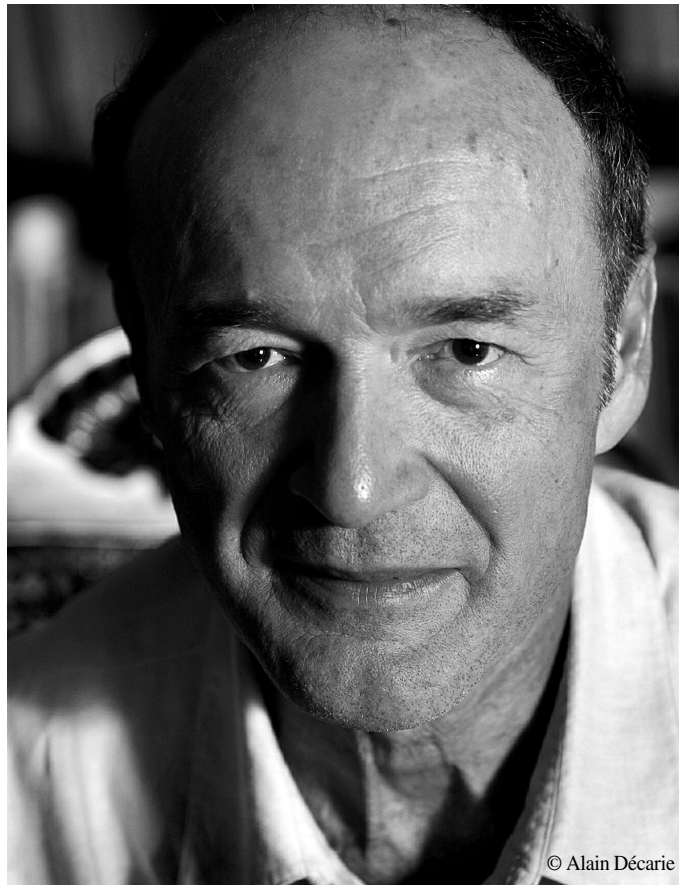
J'avais beau dire : «Mais non, les cafards sont de telle longueur, de telle couleur, ici, chez nous, et ils ne se promènent pas d'une maison à l'autre aussi allègrement. Pas en Amérique du Nord et encore moins dans notre village, en traversant bois, champs, pelouse, haies, clôtures.» Rien n'y faisait. Et un «qui peut être assez malpropre pour traîner des coquerelles dans ses poches ?» s'ensuivait. Et on fouillait dans sa mémoire en regardant d'un mauvais œil les manteaux empilés bien sagement sur le lit de l'hôte.

(p. 64-65)

## Extraits

## Pierre Bertrand

### Exercices de perception



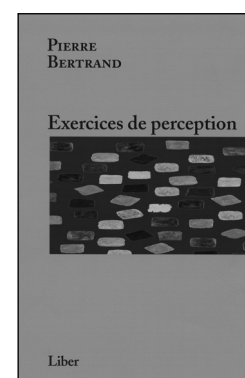
© Alain Décarie

Que penser de cette phrase de Proust, placée au centre de son dernier livre, *Le temps retrouvé*: «La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent réellement vécue, c'est la littérature»? Une telle phrase se trouve également au centre de la démarche de Thierry Hentsch dans ses deux beaux derniers livres, *Raconter et mourir* et *Le temps aboli*. Comme il le souligne en faisant référence à Proust, la littérature est «la vie réfléchie, ressaisie». S'agit-il pour autant de la vraie vie? Cela supposerait que seule la pensée puisse y avoir accès. Mais cela n'est-il pas au contraire rigoureusement impossible, la pensée

sortant la vie d'elle-même, la mettant à l'écart ou à côté d'elle-même, n'en fournissant dès lors qu'un double intelligible, idéal ou idéalisé? Disons-le d'emblée: opposer «vie» et «vraie vie», c'est s'inscrire dans l'idéalisme, qu'il soit platonicien ou chrétien. Précisons. La vie réfléchie, ressaisie, découverte ou retrouvée, est une vie perçue rétrospectivement, d'où le rôle essentiel de la mémoire. Mais la vie passée est-elle vraiment la vie, ou bien plutôt la vie qui n'est plus? C'est le souvenir, c'est l'image ou la représentation réfléchissante, éclaircissante qui est présente, qui appartient au présent de l'acte de création de l'œuvre narrative. Quant à l'objet de ce souvenir, de cette image ou de cette représentation, peut-on dire qu'il est la vie ou n'est-il pas plutôt un double de celle-ci, d'où la part irréductible de fiction, de construction ou de reconstruction se trouvant dans tout récit? La vie est le matériau de la littérature, mais comment peut-on dire que l'œuvre soit la vraie vie, à moins d'avoir encore une conception platonicienne de la vérité comme forme suprême, archétype ou modèle? La vie serait alors le matériau sensible, imparfait et relatif, dont l'œuvre littéraire serait la vérité intelligible, immuable, absolue. N'est-ce pas d'ailleurs ce qui, *mutatis mutandis*, se passe effectivement chez Proust, et n'est-ce pas ce que lui reproche Nathalie Sarraute dans son essai *L'ère du soupçon*? Selon elle en effet, Proust n'a pas su faire sentir «les mouvements infimes et évanescents», la «matière trouble et grouillante» de la vraie vie. Permettons-nous de donner d'elle une longue citation à ce sujet: «Pour ce qui est de Proust, il est vrai que ce sont précisément ces groupes composés de sensations, d'images, de sentiments, de souvenirs qui, traversant ou côtoyant le mince rideau du monologue intérieur, se révèlent brusquement au-dehors dans une parole en apparence insignifiante, dans une simple intonation ou un regard, qu'il s'est attaché à étudier. Mais — si paradoxal que cela puisse sembler à ceux qui lui reprochent aujourd'hui encore son excessive minutie — il nous apparaît déjà qu'il les a observés d'une grande distance, après qu'ils ont accompli leur course, au repos, et comme figés dans le souvenir. Il a essayé de décrire leurs positions respectives comme s'ils étaient des astres dans un ciel immobile. Il les a considérés comme un enchaînement d'effets et de causes qu'il s'est efforcé d'expliquer. Il a rarement — pour ne pas dire jamais — essayé de les revivre et de les faire revivre au lecteur dans le présent, tandis qu'ils se forment et à mesure qu'ils se développent comme autant de drames minuscules ayant chacun ses péripéties, son mystère et son imprévisible dénouement.» En somme, Proust a trop souvent «fait de l'"analyse"», a «incité le lecteur à faire

fonctionner son intelligence au lieu de lui avoir donné la sensation de revivre une expérience, d'accomplir lui-même, sans trop savoir ce qu'il fait ni où il va, des actions». Il est trop demeuré sur le plan des formes, des types, des idées, des images, voire des clichés, et n'a pas assez su prendre contact avec la matière vivante, sensible, grouillante, évanescence et obscure. La littérature n'est pas la vraie vie, si ce n'est pour la pensée, laquelle n'a de véritable contact qu'avec les idées, les images, les formes ou les modèles. Ce que peut la littérature, c'est tenter de faire «revivre» la vraie vie, ce qui implique de conserver de celle-ci la dimension irréductiblement indéterminée, irréfléchie, opaque et mystérieuse. La littérature aide à faire voir la vraie vie, mais elle n'est pas elle-même celle-ci, ou ne l'est que dans la mesure où elle est un acte vivant de création. La forme littéraire ne peut jamais tenir lieu de «contact direct et purement sensible avec les choses». Tout au plus peut-elle en donner l'illusion, cette illusion ou cette fiction servant à éclairer ce contact, à le mettre en honneur ou à le pointer du doigt, là seul où il peut se produire, dans la vie comme seule vraie vie — vie et vérité ne faisant qu'un.

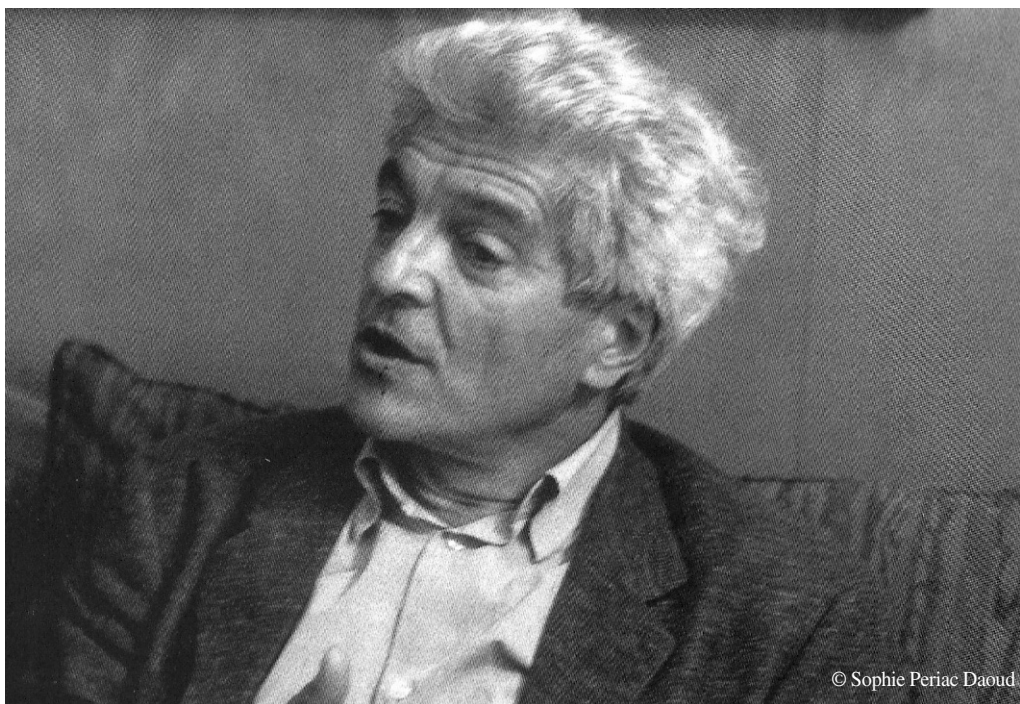
(p. 231-232)



Pierre Bertrand  
*Exercices de perception*  
240 pages, 24\$, ISBN 978-2-89578-100-4  
parution août 2006

## Jacques Nassif

### Un troisième temps pour la psychanalyse



© Sophie Periac Daoud

Lorsqu'il m'arrive d'évoquer toute cette période où s'est déroulée la geste de Lacan, force est pour moi de constater à quel point celle-ci a été pour moi frappée d'amnésie. C'est qu'il a été extrêmement douloureux de voir l'École freudienne de Paris s'effondrer, d'avoir eu à constater que le discours de Lacan était confisqué et que le lacanisme s'était pétrifié. Il a surtout été pénible de voir des amis se tourner le dos, des inimitiés virer à l'aigre et à la guerre, une sorte de guerre civile dont on est à peine sorti.

Il se trouve que je suis un de ceux qui ont essayé de recoller certains morceaux, de retisser un lien qui nous fasse sortir de nos tranchées. J'ai ainsi travaillé à la mise en place de l'Inter-associatif, qui n'était pas encore européen à l'époque, mais dont la première réunion de fondation a eu lieu à Bruxelles, histoire de nous faire nous déplacer un peu de Paris où nous vivions chacun retranché dans sa chapelle, et d'attirer, en plus des francophones, des Italiens, des Allemands ou des Espagnols qui pouvaient avoir lu ou suivi Lacan.

Ce regroupement a fini par voir le jour et a même été fondé, trois ans plus tard, à nouveau à Bruxelles et cette fois comme européen. Il

répandu un discours abscons et asystématique, bourré de formulations qui cultivent l'indécidable. Il a ainsi emprunté aux mathématiques et à la logique toutes sortes de thèmes et de termes, pour dire qu'il était impossible de clore le genre de discours auquel il travaillait, celui de la psychanalyse.

Il s'est pourtant arrangé pour laisser croire aussi, alors même que son discours évoluait et suivait le vent, que depuis le début il disait la même chose et ne faisait qu'approfondir et développer un même contenu.

Je crois qu'à cet égard il faut quand même garder ne serait-ce qu'un peu de bon sens, et éviter de scléroser et pétrifier un discours, comme Lacan a fini par y donner la main, avec sa décision de ne plus écrire de textes qu'il aurait signés, mais de laisser d'autres, puis un seul autre, transcrire sa voix.

Car on peut en venir ainsi à assimiler son enseignement à la retransmission d'une vulgate; et c'est là un risque dont Lacan n'a pas suffisamment pris la mesure avec son geste de ne plus se relire, pour écrire et signer des textes qu'il reconnaîtrait comme siens. Certes cette

s'agissait, en somme, d'obtenir qu'on fasse de nos différends, de nos différences, quelque chose d'intéressant, voire d'enrichissant, au lieu d'une raison pour continuer à nous déchirer.

La situation laissait entendre qu'il était vain de continuer à penser à je ne sais quelle sainte croix, à quelque chose de sacré qui valait la peine d'être disputé à d'autres. De plus, comme chacun sait, cette chose précieuse et sacrée, dans le cas du lacanisme, n'a jamais fait lien, n'a jamais été unique; au contraire, dès le départ, il y a eu un discours qui partait en des directions hétérogènes, et où était davantage en germe l'hétérodoxie qu'une quelconque norme à suivre, Lacan étant lui-même un hérétique, quelqu'un qui pense par lui-même ou qui s'efforce de donner à penser.

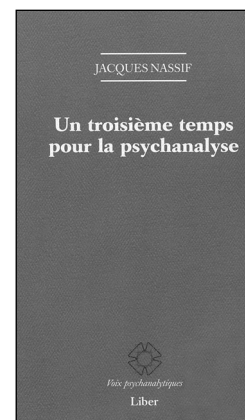
On peut même supposer aujourd'hui que c'est sciemment qu'il s'est voulu ambigu, et volontairement qu'il a

diffusion incontrôlée n'était pas vraiment permise, mais elle n'était pas non plus interdite. C'est comme ça que le lacanisme s'est répandu, et beaucoup plus rapidement que le freudisme à l'américaine. Si on me permet un petit jeu de mot, on pourrait dire que cela a répandu la psychanalyse comme fraude universelle!

Je note ici en passant qu'en Argentine, par exemple, mais aussi dans le monde lusophone, il y a des traductions du séminaire absolument étonnantes, pour lesquelles on a fabriqué une langue spéciale truffée de toutes sortes de néologismes. Avec de telles aberrations, on n'est plus loin du type de développement auquel on assiste quand un mouvement est devenu sectaire. Ce sont là des phénomènes auxquels nous avons dû assister les uns et les autres, sans pouvoir jouer aux gardiens d'un temple dont nous nous étions exclus, en laissant à Miller ce soin. On pourrait dire plutôt que nous nous sommes consciencieusement employés à détruire ce qui en restait, en ne cessant de relancer le développement par scissiparité, les scissions étant devenues notre façon d'inventer une nouvelle légitimité qui nous console de la perte inéluctable de l'ancienne.

Mais alors, pourquoi suis-je resté lacanien?

(p. 27-29)



Jacques Nassif  
*Un troisième temps pour la psychanalyse*  
«Voix psychanalytiques»  
176 pages, 20\$, ISBN 978-2-89578-105-9  
parution novembre 2006

# Prodige de la main

Prodige de la main a été depuis le début pour nous une expérience particulière. Par son originalité (du moins nous a-t-il semblé), par l'amitié que nous ont témoignée les collaborateurs, par la qualité de leur texte, par l'importance professionnelle et personnelle que le projet avait pour nous, par les défis que la forme du livre nous a lancés, finalement par la réussite de l'ensemble. Nous reproduisons ici quelques illustrations du livre et la contribution de Sylvain Bédard, historien de l'art, qui, à travers l'évocation de brefs épisodes de la vie de quelques peintres du passé, met en évidence la place qu'occupe la main dans leur œuvre.

## Mains de maîtres anciens

La main est le premier instrument du peintre, avant même la craie, la brosse ou le pinceau. Elle module par son geste l'idée naissante, ce *disegno interno* dont parlent les auteurs italiens de la Renaissance. Elle procure à la pensée créatrice un prolongement idéal vers le dehors, vers l'espace de la représentation. Il ne se trouve pas meilleur outil à l'atelier. La main est aussi la trace laissée par l'artiste sur le support pictural, ce style, cette manière que l'amateur de peinture sait reconnaître au premier coup d'œil, non sans profit quelquefois, et qui constitue la véritable signature de l'œuvre. La main sert le peintre et le « trahit » tout à la fois.



Auguste Rodin, *La cathédrale*, 1908

Sur son lit d'agonie, incapable désormais de se rendre à l'atelier, Théodore Géricault, victime d'une chute de cheval qui allait l'emporter vers la tombe, peint à l'automne de 1823 son dernier modèle, sa main propre (la gauche, car il était droitier), fascinant et émouvant témoignage d'un artiste pour l'objet même de son art. Une main que le dessin, au crayon noir et aquarelle, montre coupée à hauteur du poignet, s'étalant sur la page, encore belle, comme indifférente à la maladie. Ultime étude avant la fixité de la mort. Une inscription au bas de la feuille, d'une autre main, relate les circonstances de l'œuvre : « Il fit ce dessin étant alité pendant sa dernière maladie. Le trait au crayon a été tracé en suivant les contours de la main, placée à plat sur le papier blanc. » Ainsi, au seuil de l'abîme, l'auteur du *Radeau de la Méduse* choisit de



© Alain Décarie

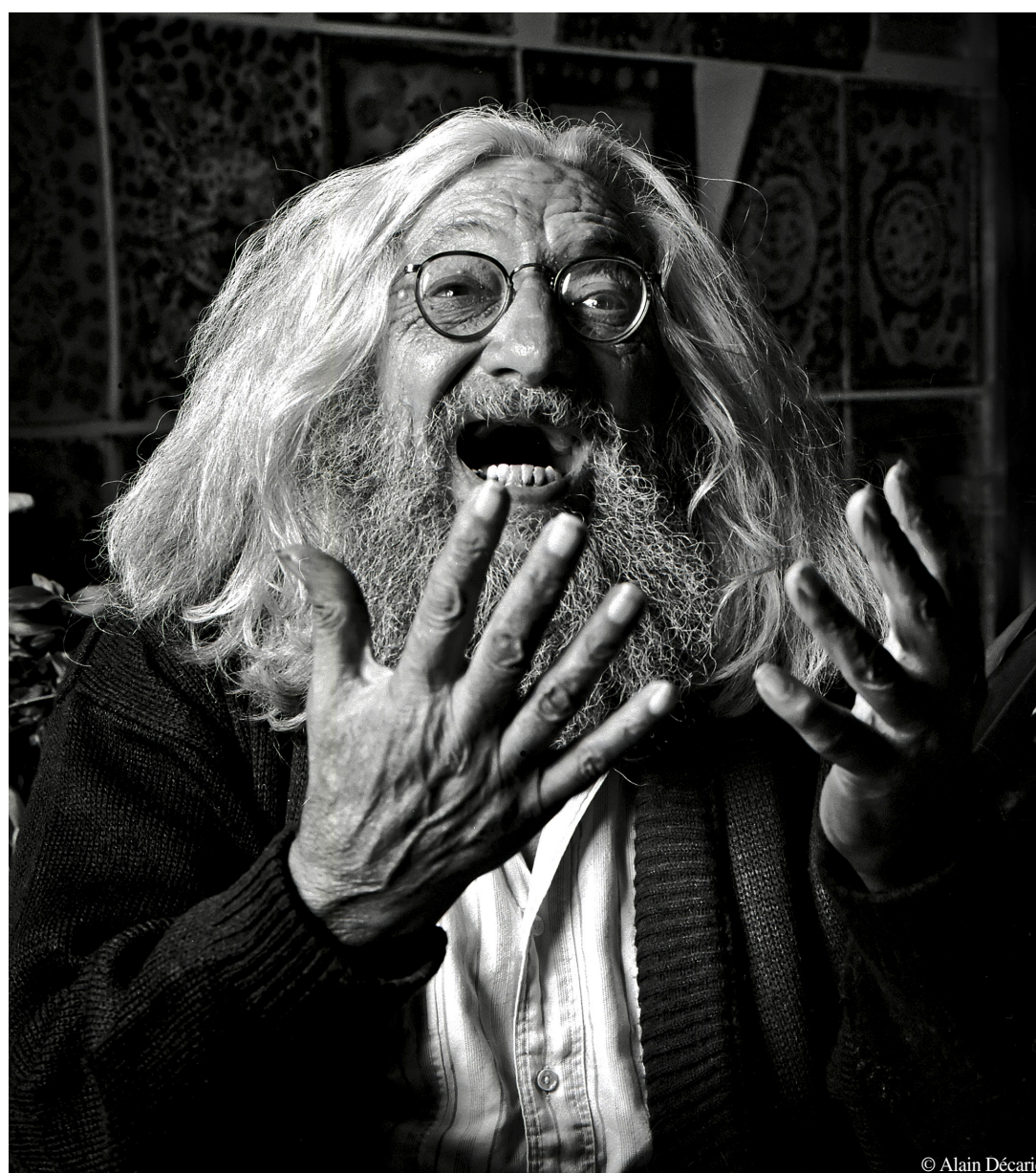
copier non pas les traits de son visage, déjà émaciés, marqués par la souffrance, mais le contour exact de ce corps sur le point de disparaître.

Autre empreinte *ad vivum* : le moulage en plâtre de la main droite d'Ingres — le fameux violon —, pris en 1841 par son ami et grand collectionneur de ses œuvres Joseph-Édouard Gatteaux. Une main ronde, aux doigts gras et courts, fort peu en accord avec l'élégance plastique de ce merveilleux dessinateur, probablement le plus grand de tous les temps (avec Watteau). Une main d'épicier certes, mais capable de prodiges ! Le peintre, qui aimait réinventer l'anatomie humaine, a parfois gratifié ses modèles de mains « monstrueuses », comme celles en forme d'étoile de mer du comte Amédée de Pastoret, posant debout dans son beau costume de conseiller d'État (1826), mains dont la forme reprend en écho celles des branches de la croix de la Légion d'honneur qu'arbore ostensiblement le personnage. Et que dire de ce « gant vide » posé sur la joue droite de Madame Moitessier, dans son célèbre portrait de 1856 : une main sans os, aux doigts pareils à des palmes pliées par le vent. Dans les deux cas, motifs hors nature qu'Ingres, zéléateur de l'antique et de l'art raphaëlesque, reprend aux maniéristes florentins du début du seizième siècle, abonnés fervents de ces entorses déliées au réel, dont on sait qu'il goûtait secrètement le graphisme délirant.

Né flamand (à Bruxelles, en 1602), mais français d'adoption, Philippe de Champaigne ne pouvait souffrir de son côté qu'on s'éloignât de la nature. Janséniste, il était respectueux de Dieu, donc de l'homme, son plus parfait ouvrage sur la terre, et se faisait un point d'honneur à ne décrire que la réalité tactile des choses. Les mains de ses personnages, longues et blanches, aux ongles carrés, ont toutefois un air de famille, comme si chaque fois un seul et même modèle avait posé pour cette partie. Façon peut-être pour cet artiste aussi pieux que talentueux de rappeler que la peinture n'est jamais qu'une contre-façon imparfaite du dessin divin. Dans l'*Ex-voto* de 1662, célèbre toile peinte à la suite de la guérison miraculeuse de sa fille Catherine, religieuse à Port-Royal de Paris, qui avait recouvré l'usage de ses jambes après deux années de paralysie, le peintre nous montre celle-ci étendue sur une chaise longue, en prière, les mains jointes posées sur ses jambes « mortes ». Agenouillée auprès d'elle, la Mère Agnès Arnaud, abbesse du lieu dit, prie également, les mains tournées vers le ciel. Ballet de mains à l'éloquence muette, mimant pour le bénéfice du spectateur de l'œuvre le récit d'une guérison espérée, qu'une inscription en latin, placée à gauche de la composition, relate par le détail.

Georges de La Tour, mort d'une pleurésie en 1652, et fameux en son temps pour ses tableaux « en nuit », a aussi donné aux mains de ses modèles une forme redondante : poings souvent serrés, aux doigts tassés sur eux-mêmes, reconnaissables entre tous. Une crispation coutumière des extrémités supérieures qui, chez les martyrs, saints pénitents et autres docteurs de l'Église que l'artiste a multipliés, suggère quelque tiraillement de l'âme. Parmi ces images hagiographiques, retenons le *Saint Jérôme pénitent* de Stockholm, où l'auteur de la Vulgate, qui a délaissé un moment la plume du traducteur, nous est montré en pleine crise mystique, comme accablé, tenant de la main gauche un crucifix de bois aux angles durs, coupants, et serrant fermement de la main droite une corde nouée à l'extrémité ensanglantée, dont on devine le terrible office. Deux mains chrétiennes en somme : l'une portée par l'espoir, l'autre assaillie de doutes.

Nicolas de Largillière, mort à plus de quatre-vingt-dix ans (1746), fut surtout portraitiste de la



Jean-Paul Riopelle

© Alain Décarie

grande bourgeoisie parisienne. Des modèles qui payaient cher leur image et qui permirent à l'artiste d'amasser une belle fortune. Obligé de satisfaire une clientèle nombreuse, le peintre multipliait les études de mains, souvent à la pierre noire et sanguine rehaussées de blanc, tracées à plusieurs sur une même page, qu'il réutilisait ensuite indifféremment dans ses portraits peints. Modèles que les historiens d'art se sont amusés à débusquer dans telle et telle œuvre de l'artiste. Largillière eut l'idée vers 1714 de réunir sur la toile quelques-uns de ces archétypes d'atelier pour en faire une œuvre à part entière. Chef-d'œuvre d'équilibre en même temps que « morceau de bravoure », la toile en question met en scène dix mains, tantôt masculines, tantôt féminines, au format naturel, savamment imbriquées et aux carnations

ces mains tendues à l'extrême, aux doigts épatés, d'un réalisme sans pareil dans la peinture du temps. Autre serment tout aussi célèbre, celui du Jeu de Paume, immense hymne républicain que le patriote David ne put (ou voulut) cette fois mener à terme — l'immense toile qui devait commémorer l'événement du 20 juin 1789, commandée à l'artiste par la Convention, fut bientôt abandonnée (seules quelques têtes et mains de députés ont été entamées à l'huile) —, mais dont le grand dessin d'ensemble, achevé celui-là, fait voir, au-dessus des têtes des représentants de la Nation, une mer de six cent trente mains battues par l'émotion ! Sur la grande toile fantomatique, aujourd'hui découpée, un détail surtout retient l'attention, les mains quasi jointes des représentants Mirabeau et Barnave, aux carnations sombres, d'une exécution brillante, qui font regretter amèrement le chef-d'œuvre avorté.

Le monde de la peinture ancienne est ainsi peuplé de mains tragiques, parfois recueillies, ou traversées par l'émotion, qui toutes révèlent l'indicible connection entre l'être et l'œuvre. À ce titre, et pour revenir à elle, l'image de la main de Géricault, réelle et factice tout à la fois, s'offre bien à nous comme parangon de la peinture.

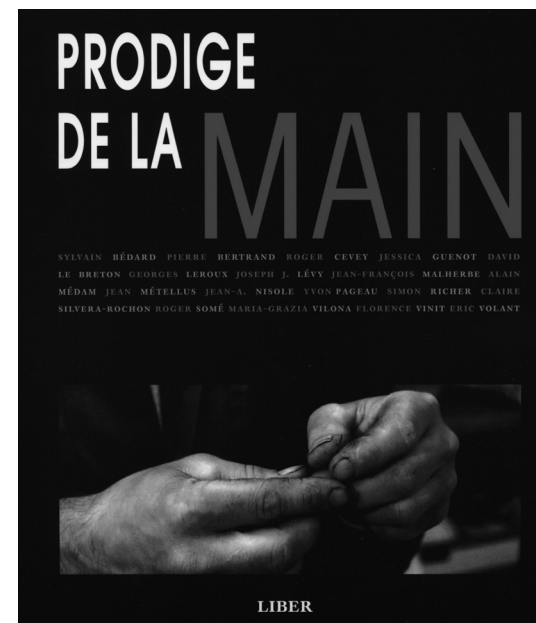
Sylvain Bédard  
(p. 123-125)



Albrecht Dürer, *Mains en prière*, 1508

exquises, mimant poses et attitudes dans une composition savante du plus bel effet. Poésie du geste, plaisir de peindre, ces mains ont été exécutées pour le seul ravissement du regard.

Jacques-Louis David, né en 1748, peignait aussi admirablement bien les extrémités, les mains surtout, qui sont toujours chez lui d'un modelé ferme, d'une expression puissante. Une attention portée à cet appendice fameux qui participe presque toujours du drame de l'histoire. Ainsi le geste de serment des trois frères Horaces, dans la toile éponyme de 1784 : bouquet de mains levées, attendant d'être armées par le *pater familias*. L'écho de la fable antique se répercutant alors jusqu'au spectateur moderne, porté par



*Prodige de la main*  
184 pages, 27\$, ISBN 978-2-89578-110-3  
parution novembre 2006

## Entretien

# Cahiers de recherche sociologique

Nous publierons désormais la revue de sociologie Cahiers de recherche sociologique. Elle vient s'ajouter à la revue Éthique publique, que nous publions déjà depuis plusieurs années, et atteste notre intérêt pour les publications savantes. C'est là en effet une excellente façon de rester en contact avec les milieux de haut savoir et au plus près des avancées de la recherche. Nous avons demandé à Isabelle Lasvergnas, qui a dirigé le périodique jusqu'à récemment, d'en faire un bref portrait.

**Isabelle Lasvergnas, vous étiez jusqu'à récemment la directrice des Cahiers de recherche sociologique et vous venez de passer le flambeau à Marcelo Otero. Les Cahiers existent depuis une vingtaine d'années, ils sont la revue du département de sociologie de l'université du Québec à Montréal et sont, à ce titre, au service des professeurs qui y enseignent et des étudiants qui y étudient. Mais ont-ils également une thématique propre, un champ d'études particulier, une orientation qui les distingue des autres revues de même nature ?**

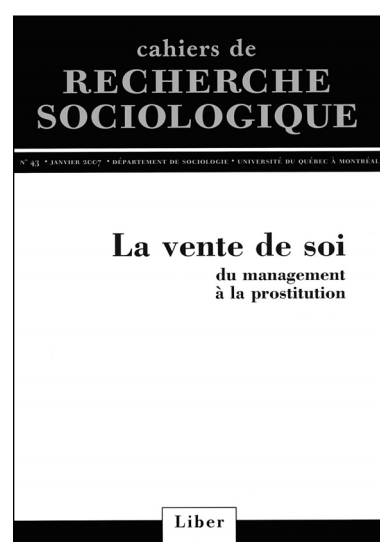
Les Cahiers de recherche ont eu en effet, au départ, l'objectif principal de faire connaître les travaux des professeurs et des jeunes chercheurs du département de sociologie de l'université du Québec à Montréal. Il s'agissait de prendre place dans un discours sociologique déjà existant. Si l'appel à des contributions extérieures a toujours été présent dans chaque numéro, les maîtres d'œuvre étaient, jusqu'à tout récemment, exclusivement des professeurs de ce département. Avec les années, il nous est apparu toutefois important de recentrer notre projet éditorial et d'élargir la mission première que s'étaient donnée les Cahiers, et de nous attacher à produire une revue de sociologie qui affirmerait une singularité marquée par rapport à plusieurs revues importantes au Québec dans ce même champ de spécialisation : on pense en particulier à *Sociologie et Sociétés*, *Recherches sociographiques*, ou la revue *Sociétés*. Nous avons donc entrepris une réflexion visant, en particulier, à construire des numéros thématiques qui iraient au-delà des divers champs et objets de recherche des membres du département. De nouvelles questions sont posées au sociologue qui tiennent à la conjoncture présente, aux nouveaux problèmes sociaux, à la mondialisation ou encore au passage au néolibéralisme. Mais également, l'élargissement des modalités d'expression de la sensibilité sociologique, l'éclatement du questionnement qui s'est produit dans les vingt cinq dernières années, la multiplication des objets traités, de même que la pluralité des conceptions de ce qui constituerait aujourd'hui un regard sociologique engagé, nous amènent à repenser l'objet de la sociologie et ses ancrages théoriques. C'est dans ce mouvement, que nous avons produit récemment plusieurs numéros dont l'objet était en quelque sorte un objet transversal, empruntant à plusieurs références conceptuelles et méthodologiques pour rendre compte, notamment, de ce qu'on a appelé à partir des années 1980, la culture du narcissisme ou les nouvelles impasses du sujet contemporain. Ainsi, les deux derniers numéros, celui dirigé par Marcelo Otero «Nouveau malaise dans la civilisation», et celui sur le point de paraître dirigé par Véronique Guienne «La vente de soi», reflètent ce genre de préoccupations. Ces numéros qui s'attachent aux nouvelles formes d'expression de

la déroute actuelle et de l'anomie, présentent des analyses plurielles sur les modalités d'un être-dans-le monde du sujet, certaines formes d'achoppement de son inscription dans le social qui sont en même temps un certain achoppement d'une capacité de présence à soi-même.

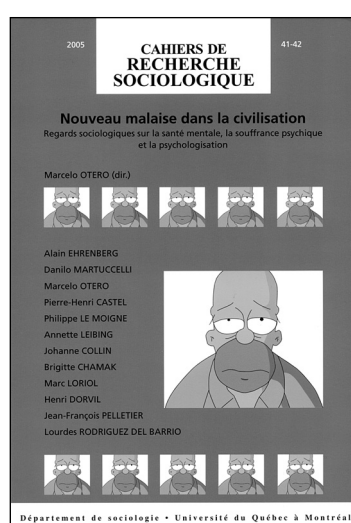
**Vous avez voulu confier la publication de la revue à une entreprise éditoriale privée, le département a accepté ce « partenariat ». Est-ce la première fois qu'on le propose ? Pourquoi s'est-il imposé à vous ? A-t-il été difficile d'en convaincre les autres ?**

Je tenais personnellement beaucoup à ce que la revue soit désormais publiée par un éditeur. Cela me semblait constituer un point tournant nécessaire à sa « croissance ». Outre les avantages indéniables que cette collaboration peut nous procurer en termes de visibilité et de distribution, il me semble qu'il y a là un passage symbolique important : le passage d'une revue qui était restée quelque peu « sous le boisseau » à celui d'une revue qui manifeste sa présence de façon beaucoup plus affirmée. Cela devrait de surcroît susciter la collaboration accrue de la part d'auteurs divers, non seulement d'ici, mais de l'étranger.

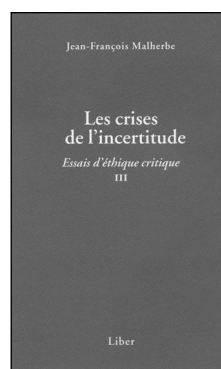
Je crois, si je ne me trompe pas, être la première à suggérer qu'une entreprise éditoriale privée publie la revue. Cette proposition a d'emblée séduit les membres du comité éditorial, et puis l'ensemble des collègues du département qui tous y ont rapidement vu une promesse indéniable de qualité de contenu. Nous espérons beaucoup de cette collaboration avec Liber, et sommes d'autant plus confiants que plusieurs collègues et moi-même y avons déjà publié des ouvrages.



Cahiers de recherche sociologique, n° 43  
sous la direction de Véronique Guienne  
*La vente de soi. Du management à la prostitution*  
164 pages, 20\$,  
ISBN 978-2-89578-113-4; ISSN 0831-1048  
parution janvier 2007

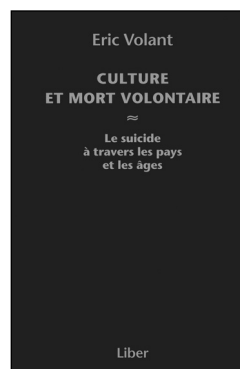


## Autres parutions récentes



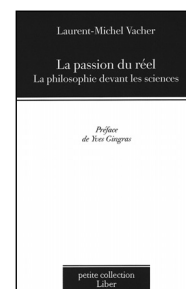
Jean-François Malherbe  
*Les crises de l'incertitude*  
*Essais d'éthique critique III*  
126 pages, 16\$, ISBN 978-2-89578-101-1  
parution août 2006

« En quoi consiste la crise pour un sujet ? Être en crise, c'est perdre, ou avoir peur de perdre, son identité, c'est-à-dire le fil de "Qui" nous sommes. Une crise est une situation dramatique dans laquelle le sens de ce qu'on vit n'apparaît plus dans une suffisante lumière. L'éthique clinique, c'est l'art de créer un chemin pour sortir d'une crise. Elle commence toujours par le cri d'un sujet souffrant de son assujettissement et cherchant, comme en creux, la dignité de son être sujet, la noblesse de sa subjectivité. Mon intention n'est pas de dire quel est le sens de la vie, car croire qu'il peut dire aux autres le sens de la vie alors que c'est à chacun qu'il revient de l'inventer, c'est la plus mauvaise chose qui puisse arriver à un philosophe. Mais il incombe peut-être au philosophe de dire quelque chose sur la façon dont se construit le sens de la vie. »



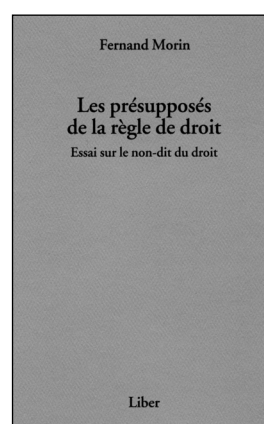
Eric Volant  
*Culture et mort volontaire*  
*Le suicide à travers les pays et les âges*  
414 pages, 28\$, ISBN 978-2-89578-106-6  
parution octobre 2006

« Cet ouvrage est avant tout un carrefour de diverses cultures qui interprètent et connotent différemment le suicide, fait existentiel, à la fois universel et particulier, qui accompagne l'humanité comme son ombre. Il est conçu comme un espace dialogique où philosophes, anthropologues, ethnologues, sociologues, historiens, démographes, psychanalystes, psychologues et psychiatres s'interrogent sur la mort volontaire et formulent des hypothèses à partir de leurs théories et leurs méthodes. Il donne la parole aux poètes et aux romanciers, aux suicidés, suicidaires et intervenants. Notre but est de saisir, à travers les pays et les âges, les structures mentales et culturelles, les rapports au monde et à la nature, les sensibilités et les attentes populaires, les discours et les pratiques de diverses classes sociales et groupes ethniques dans leur relation à la mort et à la mort volontaire. Nous essaierons de comprendre, à travers l'histoire, les pratiques du suicide. »



Laurent-Michel Vacher  
*La passion du réel*  
*La philosophie devant les sciences*  
« Petite collection Liber »  
232 pages, 16\$, ISBN 978-2-89578-103-5  
parution août 2006

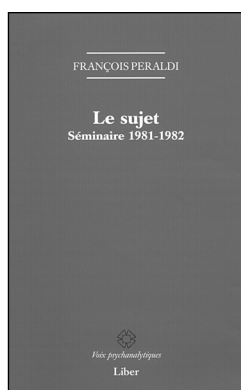
La philosophie a toujours prétendu être la gardienne de la vérité. Se pourrait-il que, à notre époque, ce soit la science qui y parvienne le mieux ? Pendant que des pans entiers de sa réflexion traditionnelle lui échappent au profit de sa concurrente, la philosophie s'enferme en tout cas dans un langage abstrus et ampoulé, soi-disant hypercritique, d'où elle pontifie sur le subjectivisme, le nihilisme, le relativisme, le constructivisme et l'inconnaissabilité du réel. À continuer dans ce sens, elle ne pourra que sombrer de plus en plus dans un ridicule comique. Si elle veut se ressaisir, il faudra qu'elle cesse de se complaire dans une superbe néfaste et qu'elle se mette à l'écoute du savoir. C'est seulement de cette manière qu'elle pourra, à nouveaux frais, retrouver une légitimité dans l'ensemble de l'entreprise de la connaissance.



Fernand Morin  
*Les présupposés de la règle de droit.*  
*Essai sur le non-dit du droit*  
108 pages, 15\$, ISBN 978-2-89578-107-3  
parution octobre 2006

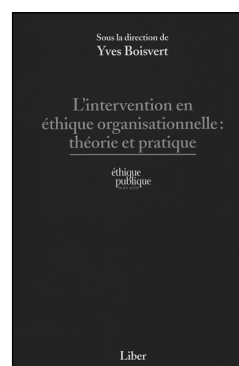
Nul n'est censé ignorer la loi, dit-on. Peut-être, mais le citoyen la connaîtrait davantage si elle était écrite dans une langue moins opaque. Voilà déjà longtemps en tout cas qu'on la souhaite plus simple. Or, loin de s'arranger, les choses, à cet égard, semblent au contraire s'aggraver. Mais peut-on vraiment échapper à un certain codage juridique ? Et d'abord, en quoi consiste-t-il ? Cet ouvrage se propose justement de démonter le mécanisme d'élaboration et de fonctionnement de la règle de droit pour en faire apparaître les forces qui agissent sur elle, les contraintes de rédaction qu'elle doit respecter, les procédés qui lui servent de raccourcis, les ambiguïtés qu'elle laisse subsister. S'il met ainsi au jour les imperfections du droit et dissipe les illusions qu'on peut se faire à son sujet, il fait surtout ressortir l'effort qu'y mettent les sociétés démocratiques pour assurer l'égalité et la liberté de leurs citoyens.

## Autres parutions récentes



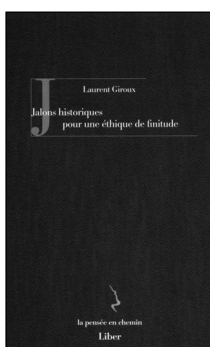
François Peraldi  
Le sujet. Séminaire 1981-1982  
«Voix psychanalytiques»  
240 pages, 24\$, ISBN 978-2-89578-104-2  
parution septembre 2006

La publication de ce séminaire sur le sujet constitue la première étape du projet plus considérable de rendre enfin accessible l'œuvre de François Peraldi (1938-1993). Au cours des années qui viennent, et au rythme que permettra le travail éditorial, nous publierons donc aussi bien les autres séminaires que les articles de ce psychanalyste qui, pendant une vingtaine d'années, a animé d'une remarquable manière le milieu analytique québécois. Nous espérons ainsi non seulement faire connaître son apport ou le rappeler de manière tangible à ceux qui l'ont connu, mais également entretenir la continuité de la réflexion psychanalytique et du même coup contribuer à son dynamisme actuel.



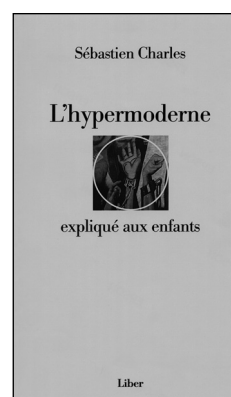
Sous la direction de Yves Boisvert  
L'intervention en éthique organisationnelle:  
théorie et pratique  
«Éthique publique, hors série»  
224 pages, 23\$, ISBN 978-2-89578-117-2  
parution février 2007

Dix spécialistes et équipes de spécialistes, théoriciens et praticiens, font ici le point sur l'intervention en éthique organisationnelle. Ils en rappellent le contexte d'émergence ainsi que les principes, et relatent leur propre expérience avec ses succès et ses échecs, tout en faisant apparaître la nécessité de ce genre d'intervention et les résistances qu'elle rencontre. L'ouvrage sera utile à tous les intervenants, mais également aux organisations qui veulent faire face aux défis moraux du monde contemporain de même qu'aux citoyens et aux consommateurs soucieux de la conscience éthique des entreprises et des organismes publics.



Laurent Giroux  
Jalons historiques pour une éthique de finitude  
«La pensée en chemin»  
180 pages, 22\$, ISBN 978-2-89578-098-4  
parution août 2006

Si l'homme est seul, qu'il ne peut se reposer sur aucune transcendance ni aucune après-vie, comment fonder une morale qui assure une existence individuelle et collective bonne? Ne faut-il pas craindre, comme le redoutait tel personnage de Dostoïevski, que «si Dieu est mort tout soit permis»? La conviction de l'auteur est ici tout autre. «Dans l'hypothèse où la finitude de l'homme ne déboucherait sur aucune in-finitude, écrit-il, dans l'hypothèse où l'être humain ne pourrait compter que sur lui-même pour régler son agir, il devrait néanmoins être en mesure de faire ses choix par lui-même, et cela humainement, ce qui veut dire raisonnablement, voire éthiquement, aussi bien sur le plan individuel que collectif.» C'est à cette question de la finitude et de l'autodétermination humaines qu'il consacre cet ouvrage, réflexion personnelle autant que reconstitution historique de tout une tradition de pensée qui, avant, en marge ou parallèlement au christianisme, a conçu la morale à partir de l'autonomie et de la liberté de l'homme. D'Aristote et Épicète jusqu'à Levinas et Arendt, en passant par Spinoza, Kant, Kierkegaard, Nietzsche, Heidegger et Sartre, il nous propose ainsi un tableau riche et convaincant de l'effort soutenu de concevoir une éthique vraiment humaine.



Sébastien Charles  
L'hypermoderne expliqué aux enfants  
160 pages, 20\$, ISBN 978-2-89578-115-8  
parution février 2007

Dans les années 1970, le terme «postmoderne» a servi à décrire le sentiment que l'on avait alors d'une rupture avec la modernité et les grands récits dont elle avait été porteuse (le Bonheur, la Révolution, le Progrès...), sentiment dont Jean-François Lyotard s'est fait l'écho, notamment dans Le postmoderne expliqué aux enfants. Ce sentiment n'est plus le nôtre, la postmodernité ayant été en réalité plus une parenthèse jouissive qu'une rupture réelle. À dire vrai, c'est à une radicalisation de la modernité que nous avons assisté ces vingt dernières années, et à une exacerbation de ses principes moteurs (le marché, la démocratie, l'individu, la technique), ce pourquoi il est temps d'abandonner le concept de postmodernité au profit de celui d'hypermodernité.

Qu'est-ce que l'hypermodernité? Que devient le bien commun quand la logique individualiste prédomine? Quel bonheur et quelle sagesse envisager quand tout semble passer par la consommation? Quelle culture et quelles exigences préserver dans un monde obnubilé par l'égalitarisme? Comment penser l'humanisme face à la profusion technologique? Voilà quelques interrogations qui constituent le cœur de cet ouvrage, qui fait de l'hypermodernité plus qu'une question, un destin.

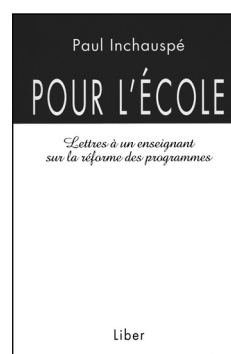


Éthique publique, vol. 8, n° 2  
sous la direction de  
Bertrand LeBouché et Joseph J. Lévy  
Le complexe médico-pharmaceutique  
180 pages, 20\$, ISBN 978-2-89578-111-0  
parution janvier 2007

Les médicaments occupent une place centrale dans le système de santé contemporain. Substances essentielles dans le traitement des maladies, ils conjuguent avancées scientifiques et innovations technologiques et industrielles qui font l'objet d'enjeux financiers et économiques considérables, amplifiés par la concurrence mondiale. Inscrits dans une chaîne complexe qui va de la conception à la consommation, ils sont encadrés par un ensemble de réglementations juridiques et administratives qui reflètent la grande attention qu'on porte à leur innocuité et à leur efficacité.

Or, malgré les progrès indéniables, ils soulèvent de plus en plus d'inquiétudes et d'interrogations en raison, notamment, des effets secondaires cruels et imprévus qu'ils entraînent parfois; de leurs coûts prohibitifs pour les populations du Sud qui en ont pourtant le plus besoin; de la méfiance qu'ils font naître à l'égard du savoir médical; de la transformation en apprentis sorciers de tous ceux qui ont accès à internet où on peut les choisir à son gré.

Qu'en est-il donc du bon usage des médicaments? Quels sont les enjeux éthiques qui les accompagnent aujourd'hui? Ce numéro de la revue Éthique publique a voulu contribuer à répondre à ces questions.



Paul Inchauspé  
Pour l'école  
Lettres à un enseignant sur la réforme des programmes  
184 pages, 22\$, ISBN 978-2-89578-114-1  
parution février 2007

«Bien sûr, il est normal que vous soyez un peu perdu. Vous n'avez plus, me dites-vous, de repères dans le brouhaha qui actuellement entoure cette réforme de l'éducation pourtant en marche depuis dix ans. En effet, comment y voir clair? Le ministère de l'Éducation lui-même devant les contestations auxquelles il a dû faire face semble avoir perdu le sens premier de ce qu'il entreprenait. Pour calmer les craintes des opposants, il ne parle plus de "réforme" pédagogique, mais de "renouveau" pédagogique. La pilule, pense-t-il, sera plus facile à avaler. Mais non, la réforme du curriculum d'études n'est pas d'abord une réforme ou un renouveau "pédagogique"! Cette réforme, ce renouveau si l'on préfère, est, comme d'ailleurs on la nommait tout au début, une réforme du programme d'études de l'école primaire et secondaire. Et en ne parlant jamais de cette réforme ainsi, en ne nommant pas ce qu'elle est d'abord, on se disperse, on manque l'essentiel.»

L'auteur, qui a été président du groupe de travail sur cette réforme, se propose donc ici de revenir à l'essentiel, c'est-à-dire, d'abord, au programme d'études et à la perspective culturelle qui en a déterminé l'orientation. Et, sans médiation théorique, sans jargon administratif, sans parti pris idéologique, il s'adresse directement à celui qui est au cœur de l'entreprise: l'enseignant. Mais, à travers la mise au clair de ce qu'a voulu être la réforme et des intentions qui l'ont animée, il s'agit surtout de rappeler la grandeur de l'école et de soutenir les efforts de ceux qui, en son sein, jouent le rôle imprescriptible de «passeurs culturels» et d'«éveilleurs d'esprit».

# Catalogue

Bailey, Edward, *La religion implicite. Une introduction* Traduit de l'anglais par Guy Ménard ISBN 978-2-89578-102-8, 2006, 144 pages, 12\$

Baillargeon, Stéphane, *Entretiens avec Louis Rousseau. Religion et modernité au Québec* «de vive voix» ISBN 2-921569-10-8, 1994, 154 pages, 18\$

Beaudry, Jacques, *L'œil de l'eau* ISBN 2-89578-008-0, 2002, 120 pages, 17\$

Bédard, Jean, *Comenius ou combattre la pauvreté par l'éducation de tous* «La pensée en chemin» ISBN 2-89578-078-1, 2005, 150 pages, 17\$

Bélanger, Marco, *Le flou dans la bergerie* ISBN 2-89578-015-3, 2002, 216 pages, 21\$

Bellavance, Guy (dir.), *Monde et réseaux de l'art. Diffusion, migration et cosmopolitisme en art contemporain* ISBN 2-921569-78-7, 2000, 312 pages, 27\$

Belle-Isle, Francine, Simon Harel, Gabriel Louis Moyal (dir.), *L'étonnement* «Espace de réflexion psychanalytique» ISBN 2-921569-77-9, 2000, 228 pages, 27\$

Bernier, André G., François Pouliot (dir.), *Éthique et conflits d'intérêts* «Éthique publique hors série» ISBN 2-921569-80-9, mars 2000, 192 pages, 23\$

Bertrand, Pierre, *L'art et la vie* ISBN 2-89578-002-1, 2001, 132 pages, 20\$

—, *Le cœur silencieux des choses. Essai sur l'écriture comme exercice de survie* ISBN 2-921569-62-0, 1999, 174 pages, 23\$

—, *Connaissance de soi et vie quotidienne* ISBN 2-89578-035-8, 2003, 264 pages, 24\$

—, *La conversion du regard* ISBN 2-89578-079-x, 2005, 198 pages, 21\$

—, *Éloge de la fragilité* ISBN 2-921569-86-8, 2000, 210 pages, 23\$

—, *Exercices de perception* ISBN 978-2-89578-100-4, 2006, 240 pages, 24\$

—, *L'intelligence du corps* ISBN 2-89578-052-8, 2004, 246 pages, 23\$

—, *Pour l'amour du monde* ISBN 2-89578-016-1, 2002, 276 pages, 23\$

—, *La vie au plus près* ISBN 2-921569-44-2, 1997, 192 pages, 24\$

Bertrand, Yves, *Le héros ordinaire* ISBN 2-921569-32-9, 1996, 210 pages, 22\$

—, *Le jardin intérieur. Construire son bonheur quotidien* ISBN 2-89578-048-x, 2004, 156 pages, 23\$

Beylerian, Onnig, *Accords et impasses. Introduction à la négociation internationale par la simulation* ISBN 2-921569-61-2, 1998, 156 pages, 21\$

Bilodeau, Denyse, *Les murs de la ville. Les graffitis de Montréal* ISBN 2-921569-29-9, 1996, 204 pages, 21\$

Biron, Normand, *L'artiste et le critique. L'art peut-il s'écrire ? (1975-2000)* ISBN 2-921569-90-6, 2000, 256 pages, 23\$

—, *L'œil énamouré. Préfaces, mélanges, postiche (1975-2000...)* ISBN 2-89578-005-6, 2001, 280 pages, 23\$

Bissoondath, Neil, *Le marché aux illusions. La méprise du multiculturalisme* Traduit de l'anglais par Jean Papineau, coédition Boréal ISBN 2-921569-20-5, 1995, 243 pages, 19,50\$

Boisvert, Yves (dir.), *Postmodernité et sciences humaines. Une notion pour comprendre notre temps* ISBN 2-921569-53-1, 1998, 198 pages, 25\$

Boisvert, Yves (dir.), *L'intervention en éthique organisationnelle* «Éthique publique hors série» ISBN 2-89578-117-2, 2007, 224 pages, 23\$

Boisvert, Yves (dir.), *Qu'est-ce que l'éthique publique ?* «Éthique publique hors série» ISBN 2-89578-082-x, 2005, 128 pages, 17\$

Boisvert, Yves, Jacques Hamel, Marc Molgat (dir.), *Vivre la citoyenneté. Identité, appartenance et participation* «Éthique publique hors série» ISBN 2-921569-87-6, 2000, 192 pages, 23\$

Boisvert, Yves, Louis Côté, Magalie Jutras, Georges A. Legault, Allison Marchildon, *Petit manuel d'éthique appliquée à la gestion publique* «Éthique publique hors série» ISBN 2-89578-019-6, 2003, 144 pages, 23\$

Bordeleau, Léo-Paul, *Quelle éthique du sport ?* ISBN 2-921569-79-5, 2000, 258 pages, 28\$

Bordeleau, Léo-Paul, et Sébastien Charles (dir.), *Corps et science. Enjeux culturels et philosophiques* ISBN 2-921569-70-1, 1999, 208 pages, 26\$

Bourgie, Pierre, *Entretiens avec Jacques de Tomnacour. De l'art et de la nature* coédition Musée d'art contemporain de Montréal, «de vive voix» ISBN 2-921569-67-1, 1999, 136 pages, illustré couleur, 28\$

Bunge, Mario, *Matérialisme et humanisme. Pour surmonter la crise de la pensée* Traduit de l'anglais par Laurent-Michel Vacher ISBN 2-89578-041-2, 2004, 294 pages, 27\$

Bugingo, François, *Africa mea. Le Rwanda et le drame africain* ISBN 2-921569-41-8, 1997, 248 pages, 28\$

—, *La mission au Rwanda. Entretiens avec le général Guy Tousignant* ISBN 2-921569-45-0, 1997, 280 pages, 30\$

Cabanac, Michel, *La quête du plaisir. Étude sur le conflit des motivations* ISBN 2-921569-25-6, 1995, 170 pages, 19\$

*Cahiers de recherche sociologique* ISBN 0831-1048, ISBN 978-2-89578-113-4, no 43, *La vente de soi. Du management à la prostitution*, 164 pages, 2007, 20\$

Calabrese, Giovanni, *Entretiens avec Jean Paré. Un grand reportage sur le Québec contemporain* «de vive voix» ISBN 2-921569-11-6, 1994, 188 pages, 20\$

Canty, Daniel, *Êtres artificiels. Les automates dans la littérature américaine* ISBN 2-921569-43-4, 1997, 158 pages, 22\$

Carle, Gilles, *La nature d'un cinéaste* ISBN 2-921569-64-7, 1999, 246 pages, 25\$

Carmant, Lionel, *Le métier d'enseignant* «Trame» ISBN 2-921569-33-7, 1996, 138 pages, 14\$

Carpentier-Roy, Marie-Claire, *Corps et âme. Psychopathologie du travail infirmier* ISBN 2-921569-18-3, 1995, 206 pages, 20\$ • Deuxième édition

Carrier, Michel, *Penser le sacré. Les sciences humaines et l'invention du sacré* ISBN 2-89578-066-8, 2005, 156 pages, 20\$

Cevey, Roger, *Regard éthique sur le geste éducatif* ISBN 2-89578-070-6, 2005, 144 pages, 15\$

Chagnon, Gilles et Danielle Monast (dir.), *François Peraldi. Voix, legs, parcours d'un psychanalyste* ISBN 2-89578-076-5, 2005, 162 pages, 20\$

Chalom, Maurice, *Le migrant démuné. Alphabétisation et intégration des immigrants* ISBN 2-9802019-0-1, 1991, 114 pages, 13,95\$

—, *Le policier et le citoyen. Pour une police de proximité* ISBN 2-921569-48-5, 1996, 168 pages, 21\$

Chalom, Maurice, et John Kousik (dir.), *Violence et déviance à Montréal* ISBN 2-921569-01-9, 1993, 150 pages, 16\$

Chapleau, Marc, *L'amateur de vin* ISBN 2-921569-26-4, 1995, 186 pages, 20\$

—, *Entretiens avec Champlain Charest. La passion du vin* «de vive voix» ISBN 2-921569-15-9, 1994, 119 pages, 16\$

Charles, Sébastien, *Une fin de siècle philosophique. Entretiens avec Comte-Sponville, Conche, Ferry, Lipovetsky, Onfray, Rosset* ISBN 2-921569-63-9, 1999, 258 pages, 25\$

—, *L'hypermoderne expliqué aux enfants* ISBN 978-2-89578-115-8, 2007, 160 pages, 20\$

Chassay, Jean-François, *Fils, lignes, réseaux. Essai sur la littérature américaine* ISBN 2-921569-71-x, 1999, 294 pages, 27\$

—, *Imaginer la science. Le savant et le laboratoire dans la fiction contemporaine* ISBN 2-89578-028-5, 2003, 252 pages, 24\$

Chassay, Jean-François, Jean-François Côté et Bertrand Gervais (dir.), *Edgar Allan Poe. Une pensée de la fin* ISBN 2-921569-91-4, 2001, 204 pages, 24\$

Chassay, Jean-François, et Bertrand Gervais (dir.), *Les lieux de l'imaginaire* ISBN 2-89578-017-x, 2002, 312 pages, 26\$

Cheetham, Mark A., *La mémoire postmoderne. Essai sur l'art canadien contemporain* Traduit de l'anglais par Jean Papineau ISBN 2-9802020-0-2, 1992, 228 pages, illustré, 25\$

Clément, Pierre, *En finir avec l'inconscient. Pour un renouveau de la psychanalyse* ISBN 2-89578-046-3, 2004, 244 pages, 26\$

Cornellier, Louis (dir.), *Cinq intellectuels sur la place publique, Roch Côté, Pierre Falardeau, Pierre Milot, Jacques Pelletier, Laurent-Michel Vacher* ISBN 2-921569-22-1, 1995, 154 pages, 17\$

Côté, Marguerite Michelle, *Les jeunes de la rue* ISBN 2-89578-011-0, 2002, 192 pages, 19\$ • Nouvelle édition  
—, *Entretiens avec Thérèse Gouin Décarie. La psychologie de l'enfant, côté science et côté cœur* «de vive voix» ISBN 2-921569-37-x, 1996, 198 pages, illustré, 23\$

Coulombe, Michel, *Entretiens avec Jean Beaudin. À fleur d'écran* photos: Michel Gauthier, coédition Les 400 coups, «de vive voix» ISBN 2-921569-72-8, 1999, 132 pages, 25\$

—, *Entretiens avec Gilles Carle. Le chemin secret du cinéma* «de vive voix» ISBN 2-921569-16-7, 1995, 228 pages, 21\$

Couture, Yves, *La terre promise. L'absolu politique dans le nationalisme québécois* ISBN 2-921569-12-4, 1994, 228 pages, 21\$

Dorion, Louis-André, *Entretiens avec Luc Brisson. Rendre raison au mythe* «de vive voix» ISBN 2-921569-55-8, 1999, 192 pages, 22\$

Dufour, Frédérick-Guillaume, *Patriotisme constitutionnel et nationalisme. Sur Jürgen Habermas* ISBN 2-921569-92-2, 2001, 234 pages, 24\$

Duguay, Benoit, *Consommation et image de soi. Dis-moi ce que tu achètes...* ISBN 2-89578-081-1, 2005, 152 pages, 18\$

Duhamel, André, et André Lacroix (dir.), *Éthique et politique en contexte global* ISBN 2-89578-056-0, 2004, 234 pages, 25\$

Duval, Laurent, *Abus de presse. Critique du quatrième pouvoir* ISBN 2-921569-27-2, 1995, 202 pages, 20\$

Durand, Guy, *Pour une éthique de la dissidence. Liberté de conscience, objection de conscience et désobéissance civile* ISBN 2-89578-055-2, 2004, 160 pages, 18\$

—, *Six études d'éthique et de philosophie du droit* «La pensée en chemin» ISBN 978-2-89578-091-5, 2006, 162 pages, 18\$

Érouart, Gilbert, *Entretiens avec Jean-Paul Riopelle. Suivis de Fernand Seguin rencontre Jean-Paul Riopelle* «de vive voix» ISBN 2-921569-09-4, 1993, 124 pages, 17\$

*Éthique publique*, 16 numéros parus, ISSN 1488-0946, 20\$/vol.

Forget, Patrick, *Sur la manifestation. Le droit et l'action collective* «Le droit aussi...» ISBN 2-89578-072-2, 2005, 176 pages, 21\$

Formation à l'interculturel. Quatre répertoires, 10\$/vol.

Fournier, Marcel, *Entretiens avec Denis Szabo. Fondation et fondements de la criminologie* «de vive voix» ISBN 2-921569-56-6, 1998, 234 pages, 24\$

Gagnon, Éric, *Les promesses du silence. Essai sur la parole* ISBN 978-2-89578-108-0, 2006, 138 pages, 18\$

Garand, Dominique, *Portrait de l'agoniste: Gombrowicz* ISBN 2-89578-036-6, 2003, 224 pages, 24\$

Gaudreault-DesBiens, Jean-François, *La liberté d'expression, entre l'art et le droit* coédition Presses de l'université Laval ISBN 2-921569-31-0, 1996, 300 pages, 30\$

—, *Le sexe et le droit. Sur le féminisme juridique de Catharine MacKinnon* coédition Yvon Blais «Le droit aussi...» ISBN 2-921569-93-0, 2001, 180 pages, 22\$

Gauthier, Michel, et Luc Lussier, *Contrechamps* ISBN 2-921569-47-7, 2000, 168 pages, 30\$

Gauvin, Lise, *Entretiens avec Fernand Leduc. Suivis de Conversation avec Thérèse Renaud* «de vive voix» ISBN 2-921569-24-8, 1995, 268 pages, 22\$

Giroux, Aline, *Le pacte faustien de l'université* ISBN 2-89578-087-0, 2006, 276 pages, 24\$

Giroux, Laurent, *Jalons historiques pour une éthique de finitude* «La pensée en chemin» ISBN 978-2-89578-098-4, 2006, 180 pages, 22\$

Godard, Béatrice, *L'avortement entre la loi et la médecine* ISBN 2-9802020-1-0, 1992, 158 pages, 16\$

Goguel d'Allondans, Thierry, *Les gardiens du seuil. Lecture anthropologique du travail social* ISBN 2-89578-064-1, 2005, 160 pages, 18\$

Grenier, Louise, et Isabelle Lasvergnas (dir.), *Penser Freud avec Patrick Mahony* ISBN 2-89578-047-1, 2004, 224 pages, 24\$

Grenier, Louise, et Suzanne Tremblay (dir.), *Le projet d'Antigone. Parcours vers la mort d'une fille d'Œdipe* ISBN 2-89578-068-4, 2005, 174 pages, 23\$

Hajlblum, Serge, *Hors la voix. Battements entre aphasie et autisme* «Voix psychanalytiques» ISBN 978-2-89578-093-9, 2006, 136 pages, 17\$

Harel, Simon (dir.), *Résonances. Dialogues avec la psychanalyse* ISBN 2-921569-49-3, 1998, 350 pages, 30\$

—, *La démesure de la voix. Parole et récit en psychanalyse* ISBN 2-921569-99-x, 2001, 252 pages, 23\$

Hébert, Robert, *Dépouilles. Un almanach* ISBN 2-921569-39-6, 1997, 182 pages, 20\$

—, *L'homme habite aussi les franges* ISBN 2-89578-020-x, 2003, 240 pages, 23\$

—, *Novation. Philosophie artisanale* ISBN 2-89578-059-5, 2004, 164 pages, 18\$

Inchauspé, Paul, *L'avenir du cégep* ISBN 2-982020-2-9, 1992, 208 pages, 21\$

—, *Pour l'école. Lettres à un enseignant sur la réforme des programmes* ISBN 978-2-89578-114-1, 2007, 184 pages, 22\$

Jama, Sophie, *Entretiens avec Naïm Kattan. Les temps du nomade* «de vive voix» ISBN 2-89578-069-2, 2005, 252 pages, 23\$

Jbeili, Karim, *Le psychisme des Orientaux. Différences et déchirures* «Voix psychanalytiques» ISBN 978-2-89578-097-7, 2006, 120 pages, 16\$

Jetté-Soucy, Nicole, *L'homme tragique. Nature de l'action politique* ISBN 2-921569-57-4, 1998, 198 pages, 25\$

Kattan, Naïm, Monique LaRue, Alain Médam, Pierre Ouellet, *Visages d'humanité* «Figures libres» ISBN 2-89578-054-4, 2004, 104 pages, 16\$

## ... suite catalogue

- Labelle, Micheline, et Joseph J. Lévy, *Ethnicité et enjeux sociaux. Le Québec vu par les leaders de groupes ethnoculturels* ISBN 2-921569-17-5, 1995, 380 pages, 29\$
- Lacroix, André, et Jean-François Malherbe (dir.), *L'éthique à l'ère du soupçon. La question du fondement anthropologique de l'éthique appliquée* ISBN 2-89578-029-3, 2003, 168 pages, 24\$
- Lacroix, André (dir.), *Éthique appliquée, éthique engagée. Réflexions sur une notion* ISBN 978-2-89578-099-1, 2006, 150 pages, 18\$
- Ladrière, Jean, *Les enjeux de la rationalité* ISBN 2-89578-001-3, 2001, 240 pages, 23\$
- Lafrance, Louis, *Droit humanitaire et guerres déstructurées. L'exemple africain* ISBN 978-2-89578-086-1, 2006, 156 pages, 20\$
- Lamonde, Diane, *Le maquignon et son joul. L'aménagement du français québécois* ISBN 2-921569-50-7, 1998, 224 pages, 24\$
- Lasvergnas, Isabelle (dir.), *Le vivant et la rationalité instrumentale*, coédition Cahiers de recherche sociologique «Éthique publique hors série» ISBN 2-89578-037-4, 2003, 204 pages, 24\$
- Legault, Ginette, *Repenser le travail. Quand les femmes accèdent à l'égalité* ISBN 2-9802019-4-4, 1991, 192 pages, 19\$
- Legault, Guy R., *La ville qu'on a bâtie. Trente ans au service de l'urbanisme et de l'habitation à Montréal, 1956-1986* ISBN 2-89578-018-8, 2002, 270 pages, 25\$
- Lever, Yves, *Petite critique de la déraison religieuse* «Trame» ISBN 2-921569-58-2, 1998, 228 pages, 21\$
- Lévesque, Robert, *Entretiens avec Jean-Pierre Ronfard. Suivis de La leçon de musique 1644* «de vive voix» ISBN 2-921569-08-6, 1993, 178 pages, 20\$
- Lévy, Joseph J., *Entretiens avec David Le Breton. Déclinaisons du corps* «de vive voix» ISBN 2-89578-045-5, 2004, 192 pages, 23\$
- , *Entretiens avec François Laplantine. Anthropologies latérales* «de vive voix» ISBN 2-89578-010-2, 2002, 186 pages, 23\$
- , *Entretiens avec Georges Anglade. L'espace d'une génération* «de vive voix» ISBN 2-89578-031-5, 2004, 272 pages, 24\$
- , *Entretiens avec Hélène Reboul. Au bout de mon âge... Comprendre la vieillesse, apprivoiser la mort* «de vive voix» ISBN 2-89578-030-7, 2003, 204 pages, 23\$
- , *Entretiens avec Jean Benoist. Entre les corps et les dieux. Itinéraires anthropologiques* «de vive voix» ISBN 2-921569-85-X, 2000, 246 pages, 26\$
- Libersan, Claude, *Cette peur qui rend violent* ISBN 2-89578-039-0, 2003, 168 pages, 21\$
- Lipovetsky, Gilles, *Métamorphoses de la culture libérale. Éthique, médias, entreprise* ISBN 2-89578-009-0, 2002, 120 pages, 15\$
- Loslier, Sylvie, *Des relations interculturelles. Du roman à la réalité* ISBN 2-921569-40-x, 1997, 180 pages, 19\$
- Malenfant, Romaine, *Travail et grossesse. Peut-on laisser la maternité à la porte de l'entreprise?* ISBN 2-921569-30-2, 1996, 151 pages, 18\$
- Malenfant, Romaine (dir.), *La mesure du danger. Le risque entre la science et le sentiment* ISBN 2-921569-52-3, 1998, 188 pages, 25\$
- Malherbe, Jean-François, *Déjouer l'interdit de penser. Essais d'éthique critique I* ISBN 2-89578-004-8, 2001, 136 pages, 18\$
- , *Les ruses de la violence dans les arts du soin. Essais d'éthique critique II* ISBN 2-89578-033-1, 2003, 128 pages, 18\$
- , *La démocratie au risque de l'usure. L'éthique face à la violence du crédit abusif* ISBN 2-89578-051-X, 2004, 120 pages, 15\$
- , *Les crises de l'incertitude. Essais d'éthique critique III* ISBN 978-2-89578-101-1, 2006, 126 pages, 16\$
- Marchand, Jacques, *Autonomie personnelle et stratégie de vie. Essai de morale fondamentale* ISBN 2-921569-76-0, 2000, 312 pages, 29\$
- , *Introduction à la lecture de Jean-Paul Sartre* ISBN 2-89578-074-9, 2005, 176 pages, 18\$
- , *Sagesses. Enquête historique sur la recherche de l'autonomie et du bonheur* vol. 1 (Introduction générale; Les Indos-Européens; Les Égyptiens) ISBN 2-89578-003-x, 2001, 336 pages, 28\$
- , *Sagesses. Enquête historique sur la recherche de l'autonomie et du bonheur* vol. 2 (Les Mésopotamiens; Les Syriens et les Phéniciens; Bilan de la sagesse archaïque) ISBN 2-89578-027-7, 2002, 276 pages, 28\$
- , *Sagesses. Enquête historique sur la recherche de l'autonomie et du bonheur* vol. 3 (L'idéologie biblique. Aux sources du fondamentalisme occidental) ISBN 2-89578-062-5, 2005, 608 pages, 40\$
- Mc Murray, Line, *Nous, les enfants... Récits de quand j'étais petite, près du lac, dans la nature* «Figures libres» ISBN 2-89578-058-7, 2004, 184 pages, 18\$
- , *Quatre leçons et deux devoirs de pataphysique. Créativité et culture de la paix* ISBN 2-921569-94-9, 2001, 208 pages, 24\$
- , *La beauté des petites bêtes que personne n'aime* «Figures libres» ISBN 978-2-89578-094-6, 2006, 132 pages, 18\$
- McKinsey, Lauren, et al., *Une frontière dans la tête. Culture, institutions et imaginaire canadiens* ISBN 2-9802019-3-6, 1991, 276 pages, 23\$
- Médam, Alain, *Ce que la musique donne à entendre. À propos du plaisir de l'écoute* ISBN 2-89578-090-0, 2006, 180 pages, 21\$
- , *De l'actualité. Réflexions sur la forme éphémère du monde* ISBN 2-89578-042-0, 2003, 156 pages, 19\$
- , *La tentation de l'œuvre* ISBN 2-89578-007-2, 2002, 246 pages, 23\$
- , *Montréal interdite* ISBN 2-89578-053-6, 2004, 264 pages, 18\$
- , *L'état des lieux. Regards sur soi et sur le monde* ISBN 978-2-89578-112-7, 2006, 216 pages, 23\$
- Médam, Alain, et Simon Harel, *Le regard long* ISBN 2-89578-022-6, 2002, 144 pages, 22\$
- Ménard, Guy, *Petit traité de la vraie religion. À l'usage de ceux et celles qui souhaitent comprendre un peu mieux le vingt et unième siècle* ISBN 2-921569-75-2, 1999, 234 pages, 23\$
- Ménard, Guy (dir.), *Mariage homosexuel. Les termes du débat* coédition Le Devoir «Éthique publique hors série» ISBN 2-89578-038-2, 2003, 282 pages, 24\$
- Métayer, Michel, *La morale et le monde vécu. Pour une éthique concrète* ISBN 2-921569-95-7, 2001, 360 pages, 28\$
- Milot, Pierre, *Pourquoi je n'écris pas d'essais postmodernes* ISBN 2-921569-14-0, 1994, 144 pages, 17\$
- Morin, Fernand, *Pourquoi juge-t-on comme on juge? Bref essai sur le jugement* ISBN 2-89578-067-6, 2005, 120 pages, 15\$
- , *Les présupposés de la règle de droit* ISBN 978-2-89578-107-3, 2006, 108 pages, 15\$
- Musicanada 2000*, coédition Centre de musique canadienne ISBN 2-921569-96-5, 2001, 180 pages, 27\$
- Nadeau, Christian, et Marion Vacheret (dir.), *Le châtement. Histoire, philosophie et pratiques de la justice pénale*, ISBN 2-89578-083-8, 2005, 160 pages, 20\$
- Nassif, Jacques, *Un troisième temps pour la psychanalyse*, ISBN 978-2-89578-105-9, 2006, 176 pages, 20\$
- Naudillon, Françoise, *Entretiens avec Jean Métellus. Des maux du langage à l'art des mots* «de vive voix» ISBN 2-89578-057-9, 2004, 200 pages, 23\$
- Nisole, Jean André, *Rencontres d'un Occidental avec le zen* «La pensée en chemin» ISBN 2-89578-089-7, 2006, 96 pages, 15\$
- Nouss, Alexis, Simon Harel, Michaël La Chance (dir.), *L'infigurable* «Bibliothèque Liber» ISBN 2-921569-82-5, 2000, 204 pages, 28\$
- Olivier, Lawrence, *Contre l'espoir comme tâche politique. Suivi de Critique radicale. Essai d'impolitique* ISBN 2-89578-040-4, 2004, 252 pages, 24\$
- , *Michel Foucault. Penser au temps du nihilisme* ISBN 2-921569-21-3, 1995, 248 pages, 22\$
- , *Le savoir vain. Relativisme et désespérance politique* ISBN 2-921569-54-x, 1998, 114 pages, 17\$
- Ouellet, Pierre, *Le sens de l'autre. Éthique et esthétique* ISBN 2-89578-026-9, 2003, 254 pages, 25\$
- Paquet, Gilles, *Gouvernance. Une invitation à la subversion* ISBN 2-89578-071-4, 2005, 400 pages, 25\$
- , *Oublier la Révolution tranquille. Pour une nouvelle socialité* ISBN 2-921569-65-5, 1999, 162 pages, 23\$
- , *Pathologies de gouvernance. Essais de technologie sociale* ISBN 2-89578-044-7, 2004, 246 pages, 24\$
- Pinard, Rolande, *La révolution du travail. De l'artisan au manager* ISBN 2-921569-88-4, 2000, 342 pages, 29\$
- Popovic, Pierre, *Entretiens avec Gilles Marcotte. De la littérature avant toute chose* «de vive voix» ISBN 2-921569-35-3, 1996, 196 pages, 20\$
- Prémont, Marie-Claude, *Tropismes du droit. Logique métaphorique et logique métonymique du langage juridique* coédition Thémis «Le droit aussi...» ISBN 2-89578-032-3, 2003, 192 pages, 22\$
- Purnelle, Michel, *Une armée en déroute* «Trame» ISBN 2-921569-34-5, 1996, 189 pages, 18\$ • Épuisé
- Pratiques de la pensée. Philosophie et enseignement de la philosophie au cégep*, Pierre Bertrand, Robert Hébert, Jacques Marchand, Michel Métayer, Laurent-Michel Vacher ISBN 2-89578-012-9, 2002, 192 pages, 20\$
- Prodige de la main*, collectif ISBN 978-2-89578-110-3, 2006, 184 pages, 27\$
- Quintin, Jacques, *Herméneutique et psychiatrie. Pouvoirs et limites du dialogue* «La pensée en chemin» ISBN 2-89578-080-3, 2005, 132 pages, 17\$
- Raboy, Marc, *Occasions ratées. Histoire de la politique canadienne de radiodiffusion* Traduit de l'anglais par Pierre R. Desrosiers, coédition Presses de l'université Laval ISBN 2-921569-38-8, 1996, 572 pages, 39\$
- Rae, Bob, *Prosperité et bien commun* Traduit de l'anglais par Pierre R. Desrosiers ISBN 2-921569-66-3, 1999, 186 pages, 21\$
- Richer, Simon, *Le chant de l'enclume. Portraits d'héritages vivants* «Figures libres» ISBN 978-2-89578-096-0, 2006, 150 pages, 18\$
- Roy, Jean-Pierre, *La lettre interdite de Kafka* ISBN 2-921569-19-1, 1995, 268 pages, 23\$
- Saillant, Francine et Éric Gagnon (dir.), *Communautés et socialités. Formes et force du lien social dans la modernité tardive* ISBN 2-89578-075-7, 2005, 288 pages, 27\$
- , *De la responsabilité. Éthique et politique* ISBN 978-2-89578-092-2, 2006, 294 pages, 26\$
- Senécal, Jacques, *Manières de dire, manières de penser. Initiation à la réflexion critique sur les lieux communs* ISBN 2-89578-060-9, 2004, 156 pages, 22\$
- Sénécal, Michel, *L'espace médiatique. Les communications à l'épreuve de la démocratie* ISBN 2-921569-28-0, 1995, 256 pages, 25\$
- Seymour, Michel (dir.), *États-nations, multinationales et organisations supranationales* ISBN 2-89578-013-7, 2002, 504 pages, 35\$
- , *Nationalité, citoyenneté et solidarité* ISBN 2-921569-68-x, 1999, 512 pages, 35\$
- Sicotte, Geneviève, *Le festin lu. Le repas chez Flaubert, Zola et Huysmans* ISBN 2-921569-73-6, 1999, 300 pages, 27\$
- Somerville, Margaret, *Le canari éthique. Science, société et esprit humain* Traduit de l'anglais par Yolande Amzallag ISBN 2-89578-023-4, 2003, 318 pages, 26\$
- Soussana, Gad, Joseph J. Lévy, Marcel Rafie (dir.), *Actualités de l'événement* ISBN 2-921569-83-3, 2000, 216 pages, 25\$
- Stratford, Philip, *Pôles et convergences. Essai sur le roman canadien et québécois* Traduit de l'anglais par Monique V.-Landa ISBN 2-9802019-6-0, 1991, 228 pages, 21\$
- Tardy, Évelyne, Manon Tremblay, Ginette Legault, *Maires et mairesses. Les femmes et la politique municipale* ISBN 2-921569-42-6, 1997, 114 pages, 18\$
- Tellier, Luc-Normand, *Redécouvrir l'histoire mondiale, sa dynamique économique, ses villes et sa géographie* ISBN 2-89578-063-3, 2005, 592 pages, 40\$
- Trépanier, Geneviève, *Clonage reproductif et dignité humaine* ISBN 978-2-89578-088-5, 2006, 184 pages, 18\$
- Vacher, Laurent-Michel, *Bars, cafés, restos: scènes de la vie urbaine. Entretiens avec les frères Holder* ISBN 2-89578-065-x, 2005, 120 pages, 20\$
- , *Le crépuscule d'une idole. Nietzsche et la pensée fasciste* ISBN 2-89578-050-1, 2004, 112 pages, 15\$
- , *Découvrons la philosophie avec François Hertel* ISBN 2-921569-23-x, 1995, 195 pages, 20\$
- , *Dialogues en ruine* ISBN 2-921569-36-1, 1996, 96 pages, 12\$
- , *Entretiens avec Mario Bunge. Une philosophie pour l'âge de la science* «de vive voix» ISBN 2-921569-07-8, 1993, 142 pages, 18\$
- , *Histoire d'idées*, ISBN 2-921569-84-1, 2000, 258 pages, 20\$
- , *La passion du réel. La philosophie devant les sciences* ISBN 2-921569-59-0, 1998, 234 pages, 26\$
- , *La passion du réel. La philosophie devant les sciences* «Petite collection» ISBN 978-2-89578-103-5, 2006, 232 pages, 16\$
- , *La science par ceux qui la font* ISBN 2-921569-51-5, 1998, 216 pages, 26\$
- , *Un Canabec libre. L'illusion souverainiste* ISBN 2-9802019-5-2, 1991, 90 pages, 9\$
- , *Une petite fin du monde. Carnet devant la mort* ISBN 2-89578-077-3, 2005, 204 pages, 19\$
- , *Une triste histoire et autres petits écrits politiques* ISBN 2-921569-97-3, 2001, 180 pages, 20\$
- Vacher, Laurent-Michel, Jean-Claude Martin et Marie-Josée Daoust, *Débats philosophiques. Une initiation* ISBN 2-89578-021-8, 2002, 264 pages, 20\$
- Verreault, Robert, *L'autre côté du monde. Le passage à l'âge adulte chez Michel Tremblay, Réjean Ducharme, Anne Hébert et Marie-Claire Blais* ISBN 2-921569-60-4, 1998, 168 pages, 21\$
- Villeneuve, Paquerette, *Entretiens avec Marie Saint Pierre. De la mode considérée comme un des beaux-arts* «de vive voix» ISBN 2-921569-46-9, 1997, 110 pages, 18\$
- Volant, Eric, *Culture et mort volontaire. Le suicide à travers les pays et les âges* ISBN 978-2-89578-106-6, 2006, 414 pages, 28\$
- , *La maison de l'éthique* ISBN 2-89578-025-0, 2003, 236 pages, 21\$

## Entretien

# Guy Ménard

suite de la p. 1

*du département où vous enseignez, département que certains voulaient d'ailleurs à l'époque appeler département de reliologie, pour se distinguer bien sûr des facultés de théologie, mais aussi pour indiquer que la tâche est aujourd'hui d'étudier l'ensemble des manifestations religieuses et pas seulement celles des religions instituées. C'est l'hypothèse qui a guidé votre Petit traité, n'est-ce pas ?*

En effet. Mais quelques mots d'abord à propos de «reliologie». Contrairement à ce que plusieurs pensent, ce terme n'est pas d'origine québécoise. Il a été d'abord utilisé en anglais, aux États-Unis, dans les années 1960. Ce sont les fondateurs du département de sciences des religions de la nouvelle université du Québec à Montréal, en 1969, qui l'ont traduit et utilisé pour la première fois en français, dans le but de nommer leur propre projet d'étude scientifique de la religion — qui se voulait effectivement très différent du projet plus confessionnel des facultés de théologie. Pour des raisons souvent plus politiques qu'épistémologiques, le terme a surtout été associé à l'université du Québec à Montréal, des collègues d'autres départements universitaires parlant plus volontiers, pour leur part, de «sciences — humaines — de la religion». Les Français, souvent assez conservateurs en ces matières, n'ont jamais vraiment accueilli ce terme. On trouve en revanche la description d'un projet pratiquement identique sous la plume de Roger Bastide, dans son article «Anthropologie religieuse» de l'*Encyclopædia Universalis*. D'autres chercheurs, à la même époque, et en Europe aussi bien qu'en Amérique du Nord, ont également contribué à cet élargissement de la conception contemporaine de la religion en proposant d'autres notions ayant pour ainsi dire plusieurs «airs de famille»: religion séculière ou civile, religion invisible ou populaire. Quelqu'un a même récemment proposé l'expression «religion liquide»! Tout compte fait, le plus important n'est peut-être pas forcément dans le nom de l'entreprise, et sans doute Shakespeare avait-il raison de dire qu'une rose, sous n'importe quel autre nom, continuerait de sentir aussi bon...

Quoi qu'il en soit, j'ai en effet voulu rapprocher — ou, plus exactement, tenter de montrer la proximité entre — les perspectives ouvertes par Bailey avec la notion de religion implicite et celles que nous avons tenté de développer au Québec autour de la notion de reliologie — ou d'anthropologie religieuse, si l'on préfère, en nous inspirant d'ailleurs nous-mêmes de Bastide et de sa théorie des «déplacements» du sacré et du religieux. En deux mots, selon une telle approche, et contrairement à d'autres analyses des sciences humaines contemporaines, ni la religion ni l'expérience du sacré ne disparaissent vraiment de la société et de la culture actuelles; en revanche, l'une et l'autre se déplacent largement vers d'autres sphères de l'existence (c'est-à-dire autres que celle des religions traditionnelles), sphères où nous n'étions simplement pas habitués à les repérer. En corollaire, cela signifie aussi, notons-le, que la religion et l'expérience du sacré peuvent souvent avoir déserté les lieux — traditionnellement religieux — où nous étions habitués à les repérer.

Vous faites allusion au *Petit traité de la vraie religion*, paru en 1999, et qui vient effectivement tout juste d'être réédité en France. De fait, j'ai tenté d'y rapailler — pour reprendre le beau verbe de Miron — les principales caractéristiques de ce que pourrait être une reliologie générale de la société et de la culture, aussi bien à travers l'étude de ses expressions religieuses plus traditionnelles qu'à travers

l'investigation des nouveaux visages actuels du religieux et de l'expérience du sacré.

*Il me semble cela dit qu'entre «religion implicite» et «déplacements du sacré» dans un monde postmoderne il y a des différences significatives. De manière synthétique, je dirais que la première, chez Bailey en tout cas, fait pour ainsi dire flèche de tout bois (toute pratique semble pouvoir donner lieu à une lecture en termes de religion implicite), alors que la deuxième réagit (au sens du papier tournesol par exemple) à certaines conduites seulement, celles plus organisées ou plus spectaculaires. Est-ce que je me trompe ?*

Je ne dirais pas les choses tout à fait de cette manière — quoique j'aime bien vos métaphores. Mais vous avez tout à fait raison : il y a effectivement des différences non négligeables entre les deux approches, et j'ai souhaité les mettre en lumière dans la présentation de ma traduction de Bailey. J'ai en particulier signalé que la perspective de Bailey et de la religion implicite s'inscrit dans une tradition de recherche anglo-saxonne plus empirique que théorique. (On peut aussi penser, à cet égard, à des courants comme ceux dits de la *grounded theory* — théorisation «ancrée» ou «émergente».) L'anthropologie religieuse, la reliologie ou la théorie des déplacements du religieux et du sacré se sont inspirées d'une épistémologie plus cartésienne, disons, qui formalise davantage son objet et adopte plus volontiers, de ce fait, une attitude plus classiquement hypothético-déductive: on se donne une solide théorie de la religion, conceptualisée à partir de l'étude des religions historiques, et on retourne sur le terrain pour tenter de voir quelles réalités se laissent de nos jours saisir par ces catégories du religieux. Bailey, lui, puise plutôt son propre objet d'étude dans le langage courant et l'expérience du «sens commun». Pour lui, par exemple, le fait que l'on utilise couramment des expressions comme «pratiquer religieusement» telle ou telle activité est un indice du fait que la notion de religion implicite est intuitivement perçue par beaucoup de gens. Et lui-même, en un sens, a simplement tenté d'organiser un peu les choses et de proposer un certain nombre de définitions plus opératoires que théoriques, et testées dans diverses enquêtes, au fil des ans. Par exemple : la religion implicite comme «engagement», comme «foyer intégrateur» de l'existence, ou encore comme «préoccupation existentielle» majeure.

On peut effectivement trouver cela très — trop ? — vaste comme définition. Bailey lui-même est conscient qu'il peut y avoir des inconvénients à utiliser le terme «religion» (fût-ce en lui accolant l'épithète «implicite») pour désigner des réalités qui ne sont pas spontanément perçues comme religieuses par la majorité des gens. En même temps — et je suis tout à fait d'accord avec lui là-dessus —, il estime fécond de conserver cette notion, notamment en raison de la richesse du «coffre d'outils» conceptuels accumulés et mis au point par les sciences de la religion depuis plus d'un siècle (dialectique du sacré et du profane, mythe, rituel, pontifes, etc.). Et — bon... il insiste quand même constamment pour rappeler que la notion de religion implicite est une hypothèse heuristique, pas un dogme: tant mieux si elle permet de jeter un éclairage utile sur la vie de nos contemporains dans telle ou telle situation donnée. Sinon, on la laisse de côté, c'est tout! Cela dit, un des grands mérites de l'hypothèse de la religion implicite est tout de même d'avoir inspiré, au fil des ans, probablement plus de recherche empirique que

n'importe quelle autre notion proche — ce qui n'est pas rien...

*Notre époque est celle, dit-on, où les grands récits (raison, égalité, progrès, humanisme, etc.) ont cédé la place à des microrécits (chaque groupe se construit le sien). D'abord est-ce si vrai qu'on le prétend? Et si tel est le cas, à votre avis, gagne-t-on ou perd-on au change? Je veux dire, ces microrécits sont-ils à même sinon d'apaiser nos inquiétudes du moins de rendre plus doux le «vivre ensemble», expression strictement descriptive, anonyme, neutre, qui renvoie à ce qu'en d'autres époques on aurait appelé société, culture, civilisation.*

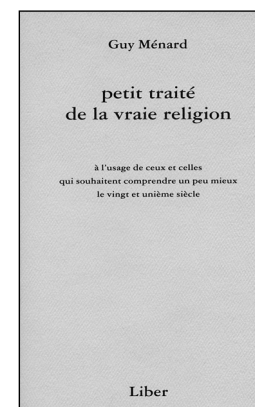
Vous abordez la question — délicate et complexe — d'une hypothétique postmodernisation de la société et de la culture. Pour ma part, je n'ai pas de position... religieuse à ce sujet! Je considère cette hypothèse comme utile et féconde, mais je n'en fais pas un drapeau, et encore moins une arme d'interprétation massive... D'aucuns préfèrent parler de modernité tardive ou avancée, voire d'hypermodernité. Je pourrais volontiers me rallier à de telles expressions. Le mot «chien», après tout, n'a jamais mordu personne... J'essaie d'abord et avant tout de comprendre comment la société et la culture bougent, évoluent, à notre époque — et, attention, parler d'«évolution», ici, n'est pas du tout, dans mon esprit, nécessairement synonyme de «progrès» (quoi que ce terme puisse bien vouloir dire, d'ailleurs). Et, *to make a long story short*, il me semble que ces transformations se distinguent à maints égards de celles que l'on pouvait observer au cœur de la modernité, dans ce que cette dernière avait de plus caractéristique. Vous en rappelez plusieurs éléments en évoquant la raison, l'égalité, le progrès, l'humanisme... Cela dit, j'insisterais aussi pour parler de tendances (fussent-elles parfois lourdes) et non d'état de fait bétonné.

En ce sens-là, et pour répondre plus directement à votre question, je dirais que oui, il me semble en effet y avoir une tendance à la substitution des «grands récits», traditionnels ou modernes (le Progrès, mais aussi le mythe chrétien, par exemple) par de «petits récits», des micromythes plus ou moins bricolés et fugaces. Ces derniers peuvent même emprunter plusieurs de leurs éléments aux anciens grands récits, mais sans en conserver la cohérence, et parfois même la signification. Par exemple, le fait est que plusieurs Occidentaux adhèrent de nos jours à la croyance en une réincarnation — laquelle n'a cependant plus grand-chose à voir avec sa signification au sein des traditions orientales dont elle provient. Ce qui ne veut pas dire, bien sûr, que les anciens «grands récits» disparaissent complètement. En revanche, non seulement ils échappent largement aux institutions qui, traditionnellement, avaient pour mission de les conserver, de les interpréter et de les transmettre, mais ils ne parviennent plus non plus à coaliser les masses, comme jadis, à nourrir l'espoir et l'action des sociétés dans leur ensemble. Ils co-existent désormais à côté d'autres récits, ayant largement perdu l'apanage de leur légitimité et de leur prestige de jadis.

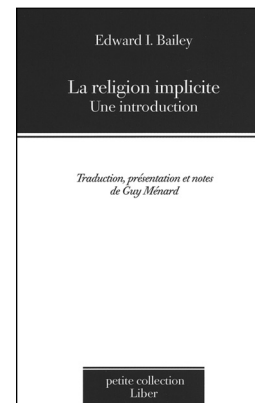
Gagne-t-on ou perd-on au change? Comme observateur des transformations socioculturelles de notre temps, je ne crois pas avoir à en juger — ce qui ne veut évidemment pas dire que cela est «égal» à l'individu que je suis! Je peux fort bien — et tout à fait légitimement — admettre, par exemple, que mes propres valeurs s'enracinent essentiellement dans le terreau de la modernité, tout en me sentant tenu de constater (objectivement et sans états d'âme...),

comme praticien des sciences humaines, que notre époque privilégie largement, de nos jours, d'autres valeurs. Pour le meilleur comme pour le pire.

Plusieurs, j'en suis conscient, sont préoccupés par cet éclatement postmoderne des croyances, des valeurs et des normes, y voyant une réelle menace pour ce que j'appellerais notre vouloir vivre ensemble (l'expression me semble déjà un plus dynamique que le plus neutre «vivre ensemble»), tout au moins en Occident. D'autres, pourtant, attirent l'attention sur le fait qu'une société comme la nôtre, en raison même de la fragmentation de ses mythes et du fait qu'aucun «récit» ne parvient à y imposer sa cohérence (ou sa tyrannie!), demeure somme toute assez propice à un vivre ensemble relativement harmonieux; qu'elle est peut-être même plus ouverte que d'autres à la possibilité (voire à la nécessité?) de ce que, pour reprendre une notion bien connue, on pourrait appeler des «accommodements raisonnables» qui rendent possible un tel vivre ensemble plus pacifique que belliqueux et plus tolérant qu'hostile. Que ces accommodements puissent parfois flirter avec la compromission demeure évidemment un risque — comme, par exemple, lorsqu'une culture censure sa propre identité dans sa hantise de ne pas heurter celle des «autres». Mais, pour parler comme Max Weber, si un tel risque est de nature à inquiéter légitimement le politique, il ne devrait pas désarçonner le savant — dont la tâche, me semble-t-il, continue d'être de comprendre ce qui est, non de dicter ce qui devrait être...



**Guy Ménard**  
*Petit traité de la vraie religion*  
À l'usage de ceux et celles qui souhaitent comprendre un peu mieux le vingt et unième siècle  
234 pages, 23 \$, ISBN 2-921569-75-2  
parution octobre 1999



**Edward I. Bailey**  
*La religion implicite. Une introduction*  
traduit et présenté par Guy Ménard  
«Petite collection Liber»  
144 pages, 12 \$, ISBN 978-2-89578-102-8  
parution août 2006

Directeur: Giovanni Calabrese; codirectrice: Micheline Gauthier; assistant à l'édition: Richard Raymond

Éditions Liber, 2318, rue Bélanger, Montréal, Québec, H2G 1C8; téléphone 514-522-3227; télécopie 514-522-2007; site: www.editionsliber.org; adresse électronique: info@editionsliber.org

### Diffusion

**Canada:** Diffusion Dimedia, 539, boulevard Lebeau, Montréal, Québec, H4N 1S2; téléphone 514-336-3941; télécopie 514-331-3916; adresse électronique: general@dimedia.qc.ca

**France et Belgique:** Diffusion du nouveau monde, DNM, 30, rue Gay-Lussac, 75005 Paris; téléphone (01) 43 54 49 02; télécopie (01) 43 54 39 15; adresse électronique: direction@librairieduquebec.fr

**Suisse:** Servidis, 5, rue des Chaudronniers, C. P. 3663, CH-1211, Genève 3; téléphone (022) 960-9510; télécopie (022) 960-9525; adresse électronique: admin@servidis.ch

Les éditions Liber reçoivent des subventions du Conseil des arts du Canada, du ministère du Patrimoine (PADIE) et de la Sodéc.

